

LUMIÈRE DU THABOR



ÉLISABETH DE RUSSIE

1 / La Vie et l'œuvre de sainte Élisabeth de Russie
par Anne Khoudokormoff-Kotschoubey

5 / Lettres de sainte Élisabeth de Russie

13 / Lettres de captivité

15 / Souvenir lumineux de la grande-duchesse
par l'archevêque Anastase

21 / La Demeure Marthe-et-Marie

25 / Écrits spirituels de la Demeure Marthe-et-Marie

29 / Hymne Acatliste à sainte Élisabeth de Russie

32 / Le Message de la prière du Seigneur (III)
par Igor Sikorsky

37 Bibliographie Livres recommandés

38 / Pages du Journal d'Alexandre Schmemmann
1. La Bêtise 2. La Joie

Nos remerciements à sœur Élisabeth Anne Khoudokormoff-Kotschoubey Claude Lopez-Ginisty Valère De Pryck Stéphane Dupuis ([Éditions Lessius](#))

SAINTE ÉLISABETH DE RUSSIE PRINCESSE MARTYRE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE SAINTE ÉLISABETH DE RUSSIE

par Anne Khoudokormoff-Kotschoubey

« Je laisse un monde brillant où j'avais une place brillante
et avec vous toutes je monte dans un monde plus grand :
le monde des pauvres et de la souffrance. »

Née le 1^{er} novembre 1864, Élisabeth est la fille du grand-duc Louis IV de Hesse-Darmstadt et de la princesse Alice, une des filles de la reine Victoria d'Angleterre. Elle reçoit ce prénom en souvenir de sainte Élisabeth de Thuringe et de Hongrie, une ancêtre de la famille, canonisée au XIII^e siècle en raison de son dévouement aux pauvres et aux nécessiteux. Surnommée Ella, elle est le deuxième enfant d'une famille qui en comptera sept. Elle grandit dans un environnement où domine l'attention aux autres. En 1869, sa mère crée une association de femmes pour former des infirmières. Ensuite, avec une partie de son héritage, elle fait construire un hôpital qu'elle visite volontiers en compagnie de ses enfants.

La jeune Élisabeth reçoit une éducation qui sied à une princesse. Elle est instruite par des précepteurs dans des domaines variés, y compris artistiques. Elle apprend le français et l'anglais. Elle fait des voyages à l'étranger. Par ses séjours prolongés et fréquents à la cour d'Angleterre où elle retrouve sa grand-mère, la reine Victoria, elle est initiée aux us et coutumes de la cour. (suite page 2).

Nouveau aux [Pages Orthodoxes La Transfiguration](#)

La nouvelle section « Sainte Élisabeth de Russie » comprend les mêmes textes qui figurent en ce Bulletin, *accompagnés de nombreuses photographies*, ainsi que de tableaux généalogiques d'Élisabeth Feodorovna et des derniers Romanov. Vous pouvez y accéder à partir de cette page :

[Vie et œuvre de sainte Élisabeth de Russie](#)

Autres nouvelles pages récentes :

[Page Serge Bulgakov](#) (biographie et textes)

[Page Paul Evdokimov](#) (biographie et textes)

[Page Paul Florensky](#) (biographie et textes)

À l'occasion d'une réunion familiale à Darmstadt, Élisabeth rencontre son futur mari, le grand-duc Serge Alexandrovitch, fils cadet du tsar Alexandre II, et frère du futur Alexandre III. La mère du grand-duc Serge est également issue de la maison de Hesse. Le mariage a lieu en 1884. Élisabeth, qui a vingt ans, s'appelle désormais Élisabeth Feodorovna. Lors de la cérémonie, sa sœur Alix, sa cadette de sept ans, fait la connaissance du neveu de Serge, le tsarévitch Nicolas, et ils se marieront dix ans plus tard. Alix deviendra tsarine sous le nom d'Alexandra en 1896 quand Nicolas II sera couronné empereur.

Au début de leur mariage, Serge et Élisabeth résident au palais de Peterhof, non loin de Saint-Petersbourg, au bord du golfe de Finlande. Serge comble sa femme de cadeaux : Élisabeth ne compte plus les parures ni les bijoux. Le couple n'aura pas d'enfants mais lorsque, en 1891, le frère de Serge, le grand-duc Paul, perd sa femme, Élisabeth et Serge deviennent les tuteurs de leurs enfants, Marie et Dimitri.

En 1888, le tsar Alexandre III charge son frère, le grand-duc Serge, de le représenter à Jérusalem, pour la consécration de l'église Sainte-Marie-Madeleine, dédiée à la mémoire de leur mère, la tsarine Marie. La grande-duchesse Élisabeth accompagne son époux. Cette visite la marque d'une manière indélébile. Éblouie par la splendeur de l'église construite sur la colline du mont des Oliviers, elle s'exclame : « Comme j'aimerais être enterrée ici ! »

En avril 1891, lors de la vigile du dimanche des Rameaux, Élisabeth, restée luthérienne jusque-là, se convertit à l'orthodoxie. C'est le fruit de lectures de livres religieux, de conversations avec son mari et surtout de prières ferventes pendant les offices religieux où elle accompagne son époux. Lors de sa conversion – que son père désapprouve –, elle reçoit le prénom d'Élisabeth, mais cette fois en l'honneur de la mère de saint Jean Baptiste. [...]

La même année, le grand-duc Serge est nommé gouverneur général de Moscou. Le couple passe de longues périodes à Ilynskoïe, dans une propriété familiale, non loin de la ville. La grande-duchesse déploie tous ses dons naturels d'attention et de générosité pour les personnes qu'elle côtoie. Dans les obligations de la vie mondaine comme dans les contacts personnels, elle se montre toujours attentive et efficace lorsqu'il s'agit d'aider les autres. Elle s'efforce d'améliorer le sort des habitants des campagnes, en organisant des écoles et des soins gratuits, notamment durant la grande famine de 1891-1892. À Moscou, elle visite régulièrement des hôpitaux, des or-

phelinats, distribue de la nourriture, des vêtements, de l'argent. En tout cela, elle suit l'exemple de sa mère, la princesse Alice. [...]

Durant cette période de bonheur tranquille, Élisabeth s'adonne à l'étude de la langue russe, s'imprègne des traditions et de la culture de son pays d'adoption. Elle devient plus russe que les Russes. Elle approfondit surtout sa foi, notamment avec l'aide de l'archiprêtre Jean, futur saint Jean de Cronstadt (1829-1908), qu'elle rencontre souvent. Elle dira maintes fois plus tard que le père Jean l'avait toujours mise en garde de ne pas tirer gloire des œuvres de bienfaisance qu'elle accomplissait.

Cependant, la société russe subit des transformations profondes. Les vingt dernières années du XIX^e siècle voient l'industrialisation rapide du pays, avec son cortège de bouleversements sociaux et de tensions accumulées. Le développement du capitalisme entraîne à la fois celui de la bourgeoisie et du prolétariat. Le début du XX^e siècle trouve la Russie en pleine ébullition, aussi bien artistique et littéraire que politique. Des partis politiques présentent des revendications, réclament une assemblée représentative et les libertés civiles pour tous.

Fin janvier 1904, éclate la guerre russo-japonaise. Aussitôt, Élisabeth fait preuve de dons d'organisation et d'attention aux autres. Elle met en place des unités de soins qui seront envoyées au front et des trains hôpitaux pour rapatrier les malades et les blessés. Elle met sur pied des comités destinés à aider les veuves et les orphelins. Au Kremlin, elle établit, avec des femmes de la haute société, un centre de distribution de médicaments et du matériel de soins. C'est de là que sont expédiés au front des colis contenant des vêtements, des vivres et des médicaments. La grande-duchesse ajoute évangiles, icônes et livres de prière. Son action la rend populaire. Cependant, son mari à son poste de gouverneur de Moscou doit faire preuve d'intransigeance, ce qui suscite l'hostilité à son égard de la part des milieux révolutionnaires.

La guerre avec le Japon tourne à la catastrophe pour l'armée et la flotte russes. À l'intérieur du pays la situation se dégrade. Des grèves éclatent dans le pays et des actions terroristes organisées surtout par le parti des socialistes révolutionnaires se produisent un peu partout. De nombreuses personnalités politiques sont assassinées. Pour des raisons de sécurité le grand-duc Serge et Élisabeth s'installent dans un des palais du Kremlin de Moscou.

Le 22 janvier 1905 a reçu le nom, dans l'histoire russe, de « dimanche rouge ». Ce jour-là, la police de Saint-Petersbourg ouvre le feu sur une manifestation ouvrière,

menée par un prêtre, Georges Lapone, qui se dirige vers le Palais d'Hiver pour remettre une pétition au tsar, ignorant que Nicolas II ne s'y trouvait pas. Il s'est avéré par la suite que Georges Gapone était un agent provocateur, mais cet épisode provoqua un sursaut d'indignation dans tout le pays et stimula encore le mouvement révolutionnaire.

Un mois plus tard, le 17 février, à Moscou le grand-duc Serge est assassiné à son tour par l'explosion d'une bombe au moment où sa voiture tirée par deux chevaux quitte le Kremlin. De son palais, Élisabeth entend l'explosion. Elle se précipite dehors et trouve le corps de son époux déchiété. Avec courage, elle ramasse un à un les restes de son mari disséminés sur le sol enneigé. Elle les dépose sur une civière, et les fait porter dans le monastère du Miracle tout proche. C'est là que la première pannychide est célébrée. Élisabeth reste agenouillée devant les restes de son mari pendant toute la durée du service. Apprenant que le cocher du grand-duc Serge, gravement blessé par l'explosion, vit encore, elle quitte un moment ses vêtements de deuil et se rend à son chevet. Elle lui dit que c'est son époux qui l'a envoyée le voir, comme s'il était encore vivant. Rassuré, le cocher s'endort et meurt paisiblement.

Trois jours après la tragédie, elle rend visite en prison – geste qui ne fut pas compris par tous – à l'auteur de l'attentat, Kaliaïev, un membre du parti socialiste-révolutionnaire. La grande-duchesse lui demande : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » Il répond que depuis quelque temps déjà il voulait commettre cet attentat, mais que la présence de la grande-duchesse aux côtés de son mari l'en avait empêché car il ne voulait pas l'atteindre, sachant tout le bien qu'elle faisait autour d'elle. À quoi elle dit encore : « N'avez-vous pas compris qu'en tuant mon mari, vous me faisiez mourir aussi ? » Elle tente alors d'obtenir son repentir mais elle ne reçoit aucun écho. Au moment de quitter la cellule, elle lui laisse un évangile, et une petite icône. Elle demande aussi au tsar la grâce pour le détenu mais celle-ci lui sera refusée.

Sur la croix, dessinée par le grand peintre Vasnetsov, érigée à l'endroit de l'attentat qui a coûté la vie au grand-duc Serge, Élisabeth fait inscrire la phrase suivante : « Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Les quarante jours de deuil s'écoulent. Chaque jour, elle prie longuement dans la crypte du monastère du Miracle où repose son mari ainsi que les reliques de saint Alexis, métropolitain de Moscou.

La disparition de son époux marque un tournant décisif dans la vie de la grande-duchesse. Le changement est radical : elle se retire du monde, se débarrasse de tous ses effets personnels. De sa chambre au Kremlin, elle fait une

cellule monastique : icônes sur les murs, livres religieux sur les étagères. C'est alors qu'elle nourrit le projet de fonder une communauté d'entraide d'une forme totalement inconnue en Russie à cette époque. Elle ne veut pas d'une simple association de bienfaisance. Elle ne veut pas non plus d'un couvent de contemplatives comme il en existe beaucoup à cette époque en Russie. Elle souhaite une communauté de femmes unies par leur foi et la prière et qui se mettent au service des pauvres et des souffrants. Inspirée par le passage de l'évangile qui retrace la rencontre de Jésus avec Marthe et Marie (Lc 10, 38-42), elle choisit le nom de sa future fondation : la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie.

Élisabeth mettra quatre ans pour réaliser son projet. Pour cela, elle étudie longuement les règles des anciens monastères russes. Elle s'entoure de l'avis de startsi (les pères spirituels). Avec une précision rare et une persévérance à toute épreuve, elle conçoit tous les détails de sa fondation qui feront l'objet d'un examen minutieux du Saint-Synode de l'Église. Malgré tous les obstacles, l'incompréhension qu'elle rencontre et les tentatives de dissuasion, elle poursuit son idée. Elle vend tous ses biens et achète une propriété comportant plusieurs bâtiments pour y fonder sa Demeure.

Elle y fait installer en premier lieu un réfectoire et une cuisine, un hôpital, une pharmacie, une bibliothèque, et plus tard un orphelinat. Une petite église est dédiée aux saintes femmes myrophores Marthe et Marie. Une autre, sera bientôt édifiée en l'honneur de la Protection de la Mère de Dieu. Pour bâtir et décorer ce nouveau lieu de culte, Élisabeth entend réunir tout ce qu'il y a de plus beau, pour la gloire de Dieu. Mêlant le style médiéval de Pskov et de Novgorod avec celui de l'Art nouveau, le bâtiment est réalisé par les meilleurs artistes du temps, qu'Élisabeth connaît personnellement. [...]

En 1909, Élisabeth quitte définitivement le Kremlin et ses habits de deuil pour s'installer avec quelques compagnes dans la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie. Elle choisit de porter en semaine un habit et un voile gris pâle, et une tenue blanche d'une très grande sobriété pour les jours de fête. Dans cette demeure elle ne se réserve que trois petites pièces : son bureau, son salon pour recevoir les visiteurs, et sa chambre avec son coin de prière.

Elle avait déjà consacré beaucoup de temps à la recherche d'un modèle de communauté qui correspondrait à ce qu'elle voulait. En Russie quelques initiatives existaient déjà, et même au sein de la famille impériale. [...]

Toutefois, la grande-duchesse Élisabeth demandait conseil auprès de maîtres spirituels et visitait des monastères, non seulement en Russie, mais aussi en Occident, et

étudiait leurs règles. Elle avait accordé une attention particulière à deux institutions créées par des pasteurs luthériens allemands. La première, fondée en 1833, dont les membres s'appellent diacres, s'occupait de former des jeunes travailleurs sociaux pour les quartiers pauvres. La seconde, née trois ans plus tard, se nommait « les diaconesses de Kaiserwerth ». Ces dernières s'occupaient des problèmes de santé : formation d'infirmières, cours de soins pour jeunes comme pour vieux et pour infirmes.

Finalement, elle décide de reprendre le modèle de la diaconie primitive qui coïncide avec son désir de se consacrer au soin des malades et des pauvres. Malgré le plein appui du métropolite Vladimir de Moscou et celui des évêques Triphon et Anastase, Élisabeth doit soumettre par deux fois son projet au Saint-Synode, la plus haute instance de l'Église orthodoxe, pour qu'il soit accepté. La décision du Synode laissait ouverte la question de la reconnaissance du titre des diaconesses. La Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie est formellement établie par décret impérial en mars 1910.

Le 9 avril 1910, Élisabeth franchit un nouveau pas : elle prononce solennellement ses vœux avec les sœurs de la jeune communauté. Le lendemain elle est ordonnée abbesse et s'appellera désormais mère Élisabeth. Le jour où elle prononce ses vœux, elle dit à ses sœurs : « Je laisse un monde brillant où j'avais une place brillante et avec vous toutes je monte dans un monde plus grand : le monde des pauvres et de la souffrance. » [...]

Les services de la communauté sont appréciés par la population. Les religieuses qui reçoivent aussi une formation d'infirmière vont dans les quartiers pauvres de Moscou. L'hôpital offre des soins de qualité. Lorsque se déclenche la Première Guerre mondiale, Élisabeth consacre tout son temps et toutes ses forces aux soldats blessés. En plein conflit militaire éclate la révolution de février 1917. Le tsar est obligé d'abdiquer. Dès les premiers jours de la révolution des manifestants armés se présentent devant la Demeure et veulent arrêter mère Élisabeth, en affirmant qu'elle est une espionne allemande et qu'elle cache des armes. Élisabeth les laisse perquisitionner. Comme ils ne trouvent rien, ils épargnent la Demeure. Des représentants du gouvernement provisoire présentent leurs excuses à l'abbesse et lui conseillent de retourner au Kremlin pour être davantage en sécurité. Elle décide de rester avec ses sœurs. Dans le même temps, elle refuse les offres des émissaires de l'empereur d'Allemagne qui lui proposent de la ramener dans son ancienne patrie. Elle entend lier son sort à celui de la Russie. En agissant de la sorte, elle sait qu'elle risque sa vie.

En octobre 1917, débute la seconde vague révolutionnaire : les bolcheviks, par un coup d'état, s'emparent du

pouvoir. La guerre civile éclate avec toutes ses atrocités. La communauté est inquiétée plusieurs fois. Finalement, en mai 1918, le troisième jour de Pâques, on vient arrêter mère Élisabeth. Sommée de quitter la Demeure dans la demi-heure, elle a juste le temps de réunir toutes les sœurs, de les bénir, de les remercier pour leur fidélité et de les embrasser.

C'est le début d'un long calvaire. Deux sœurs l'accompagnent. Elles sont envoyées par train en exil, à Perm, dans l'Oural. Là, une certaine liberté leur donne la possibilité d'assister aux offices dans un couvent. Élisabeth a le temps d'écrire à la communauté restée à Moscou une lettre, émaillée d'encouragements et de citations bibliques. Bientôt Élisabeth est transférée encore plus loin dans l'Oural. Une seule sœur désormais pourra la suivre, sœur Barbara. Elles sont amenées à Alapaïevsk, une bourgade des environs d'Iekaterinbourg, et emprisonnées dans une école désaffectée où Élisabeth retrouve six membres de la famille Romanov, arrêtés comme elle.

À l'aube du 17 juillet 1918, Nicolas II et toute sa famille sont assassinés à Iekaterinbourg dans la cave de la maison où ils étaient détenus. Le soir du même jour, Élisabeth et tous ceux qui se trouvent avec elle subissent le même sort. Après avoir été amenés au bord d'un puits de mine de fer désaffecté, ils y sont précipités vivants. Des pierres et des grenades sont ensuite jetées dans le puits.

Quelques temps plus tard, l'Armée blanche, à la poursuite des rouges, arrive sur les lieux de l'exécution. Ils découvrent les cadavres. Une enquête approfondie est réalisée sur les circonstances de leur assassinat. Élisabeth n'était pas tombée tout au fond du puits mais sur une saillie de la paroi. À côté d'elle le jeune grand-duc Jean avait la tête bandée. C'est Élisabeth qui, dans sa bonté coutumière, aurait pansé sa plaie. Un paysan qui passait par là peu après l'assassinat, témoigna avoir entendu chanter des hymnes venant du fond du puits. Élisabeth est donc décédée de ses blessures après une longue agonie le 18 juillet, fête de saint Serge qui était le saint patron de son mari. C'est pourquoi, selon le calendrier orthodoxe, c'est ce jour-là que la sainte nouvelle martyre Élisabeth Feodorovna est fêtée. Les funérailles des victimes sont célébrées dans la cathédrale d'Alapaïevsk en présence d'une foule nombreuse. Après la cérémonie, les huit cercueils sont déposés dans la crypte.

Cependant, les blancs ne peuvent se maintenir dans cette région que jusqu'à l'été suivant (juillet 1919). Comme les gardes rouges approchent de nouveau, les cercueils sont déplacés vers des lieux plus sûrs. Cachés dans des trains de marchandises, les huit cercueils traversent la Sibérie, par étapes successives. C'est un moine, l'higoumène Séraphim, qui avait connu la grande-duchesse et lui avait

proposé, à un moment donné, de se réfugier dans son monastère, qui se charge de ce transport. Jour et nuit, il veille sur les cercueils. Avant que la Sibérie tout entière ne tombe aux mains des rouges, les cercueils sont transférés en Chine, et arrivent à Pékin en avril 1920. Apprenant la mort de leur sœur et l'endroit où était sa dépouille, Victoria et son frère Ernst, font tout pour que son cercueil ainsi que celui de sœur Barbara soient transportés à leurs frais à Jérusalem. En janvier 1921, ils sont déposés dans la crypte de l'église Sainte-Marie-Madeleine à la consécration de laquelle Élisabeth, alors grande-duchesse, avait assisté, plus de trente ans auparavant. [...]

Durant le régime communiste, la mémoire d'Élisabeth est tout à fait occultée en Russie. L'Église orthodoxe est contrôlée par l'État dont l'idéologie est athée. Les chrétiens sont persécutés. Néanmoins, Élisabeth n'est pas complètement oubliée. Dans l'émigration, des communautés de femmes (*sestritchestvo*) sont constituées autour de certaines paroisses orthodoxes russes. Elles se consacrent au service de l'Église, ainsi qu'à l'aide aux malades et aux nécessiteux.

En 1990, le système soviétique s'écroule. La Russie redevient russe. C'est un réveil brusque. L'Église retrouve sa

liberté. Les chrétiens peuvent s'exprimer. En témoigne le spectaculaire développement de l'édition de livres à thèmes religieux. Notamment paraissent de nombreuses biographies des saints « nouveaux martyrs ». Elles font revivre des êtres exceptionnels qui ont marqué de leurs sceaux le passé récent de la Russie. Mère Élisabeth fait partie de ces êtres-là.

Sainte Élisabeth nouvelle martyre est un exemple de vie de tous les jours. D'une part, elle est restée digne devant toute forme de souffrance. Chez elle, aucune place pour la révolte. Sans trêve, elle a cherché à transformer toute laideur en lumière. Son but était la transfiguration de l'être humain. D'autre part, elle s'est hissée au pardon total. Elle l'a prouvé de manière éminente en accordant le pardon à l'assassin de son mari. [...]

Dans l'Évangile, il est écrit : « Là où est ton trésor, là est ton cœur » (Lc, 12, 34). On peut appliquer cette phrase à la vie de la grande-duchesse. Son trésor se trouve dans la Bolchaïa Ordynka, une ancienne rue de Moscou, au-delà de la rivière Moskova, où est établie la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie. C'est là que renaît son œuvre après les longues souffrances de la Russie du siècle passé.

LETTRES DE SAINTE ÉLISABETH DE RUSSIE

Introduction générale aux lettres

Élisabeth Feodorovna ne semble pas avoir laissé d'écrits autres que sa correspondance personnelle, adressée principalement aux membres de sa famille en Allemagne, à la reine Victoria, à l'empereur Nicholas II et à d'autres notables en plusieurs pays.

Nous reproduisons ici plusieurs lettres envoyées à Nicolas II, son neveu et beau-frère, concernant son projet de la fondation d'un ordre religieux consacré à la miséricorde et l'aide aux pauvres, aux malades et aux blessés. Ses liens personnels avec la famille impériale lui autori-

sent d'appeler le tsar « Nicky », à qui elle écrivait en anglais. Les mots en italiques correspondent aux mots soulignés dans l'original et le « et... », qu'elle emploie souvent, remplace en fait « etc. ».

La traduction des lettres, de même que les introductions en italiques, sont reproduites avec l'aimable autorisation de l'éditeur du livre d'Anne Khoudokormoff-Kotschoubey et sœur Élisabeth (eds), Élisabeth de Russie, moniale, martyre et sainte (éditions Lessius, Bruxelles, 2010).

Lettre I. « La joie sans limites que Dieu me fait en me laissant œuvrer ainsi ».

Le 10 février 1909, la grande-duchesse Élisabeth Feodorovna et quelques sœurs s'installent dans une maison de la rue Bolchaya Ordynka, point de départ de la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie. Répondant à une lettre du tsar Nicolas II, la grande-duchesse s'explique sur son état intérieur qui lui fait découvrir un nouvel horizon spirituel s'ouvrant devant elle. Elle parle du développement

de son œuvre qui a comme objectif la fondation d'une communauté religieuse d'inspiration monastique ouverte sur la misère humaine de son temps. Fidèle à elle-même, elle s'explique avec beaucoup d'humilité mais aussi beaucoup de certitude. D'elle émane une force paisible décelable à travers ces écrits.

Moscou, le 18 avril 1909.

Très cher Nicky,

Merci beaucoup pour ta longue lettre pleine d'*aimables et de beaux conseils* avec laquelle je suis complètement d'accord et que je comprends, je voudrais seulement te répondre et te montrer un peu de ma vie intérieure afin que tu puisses connaître une partie de ce dont nous parlons rarement¹.

Tu mentionnes la *prelest* spirituelle [illusion] dans laquelle hélas on peut tomber, et dont nous avons souvent parlé avec Serge. Lui, avec son grand cœur et son tact, quand j'étais protestante, n'a jamais essayé de m'imposer sa religion et a trouvé la force de supporter cette grande douleur de ne pas me voir partager sa foi, grâce à *otiets* Ioann [le père Jean de Cronstadt] qui lui a dit : « Laisse-la tranquille, ne parle pas de ta foi, elle y viendra d'elle-même » et Dieu merci qu'il en ait été ainsi. Eh bien, Serge, qui connaissait sa foi et la vivait aussi parfaitement qu'un véritable chrétien orthodoxe le peut, me *prévi*nt au sujet de cette « illusion spirituelle » dont tu parles. Ma nature est trop calme pour être emportée dans cette direction, mais on doit *toujours être sur ses gardes* car le Diable vient s'immiscer quand nous nous y attendons le moins.

Une autre question que tu mentionnes et que je ne dois pas avoir assez bien expliquée ou bien tu n'as pas compris que je me suis décidée moi-même, sans influence ecclésiastique. Je voulais dire que le prêtre ne m'a pas influencée dans le choix de la vie que je mène à présent, car je ne lui ai parlé que lorsque j'y avais bien réfléchi et...

On ne peut croire que moi seule, sans influence extérieure, j'ai décidé de franchir ce pas qui semble à beaucoup comme une croix difficile à supporter que j'ai prise [sur moi]. Et [on pense] que, soit je le regretterai un jour, ou bien que je m'effondrerai sous elle. Je l'ai prise non comme une croix, mais comme une large route pleine de lumière que Dieu m'a montrée après la mort de Serge, et qui des années et des années *auparavant* avait été préparée dans mon âme. Je ne puis te dire quand, il me semble que déjà comme enfant, il y avait ce besoin d'aider ceux qui souffrent, par-dessus tout ceux qui ont des souffrances morales, et cela a grandi de plus en plus en moi, quand j'étais seulement en position de donner des réceptions, des dîners, des bals et... cela ne pouvait remplir *entièrement* ma vie, *d'autres devoirs devant passer avant*. Tu ne peux accepter ces grands changements dans ma vie, pense seulement que pour moi, ce n'étaient pas des change-

ments. *Petit à petit* cela a grandi et cela prit forme, et beaucoup de ceux qui ont suivi toute ma vie et qui me connaissent bien, n'étaient pas étonnés, prenant cela comme une suite de ce qui avait commencé *avant* et c'est ainsi que je le pris. Je fus stupéfaite lorsqu'une bataille éclata pour m'empêcher de le faire, pour m'effrayer à propos des difficultés [inhérentes à cette tâche], tout cela avec amour et gentillesse, mais avec *une totale incompréhension de mon caractère*. Tu trouves que « j'aurais pu faire plus de bien dans [ma] situation précédente ».

Je ne puis dire si tu as tort et si j'ai raison, la vie et le temps le montreront et certainement que je ne suis pas digne de la joie sans limites que Dieu me fait en me laissant œuvrer ainsi, mais j'essaierai, et lui, qui est tout Amour, me pardonnera mes fautes, quand il verra le désir que j'ai de le servir et de servir les siens. Dans ma vie, j'ai eu tant de *joie*, dans mes peines *tant de consolations immenses, que je me languis de donner un peu de cela aux autres*. Je pourrais écrire des pages et des pages, et pourtant il est difficile de mettre par écrit tout ce que je ressens. J'ai hâte de remercier et de remercier à chaque instant pour tout ce que Dieu m'a donné ; et il me tarde de Lui apporter ma faible *gratitude* en le servant lui et ses enfants malades. Ô ceci n'est pas *un nouveau sentiment*, c'en est un ancien qui fut toujours en moi. *Dieu a été si bienveillant envers moi*. Une autre question, tu mentionnes « qu'il faut une direction ». *Comme c'est juste et vrai*. Jusqu'à présent, je n'ai pas rencontré le starets d'Optino, mais j'avais décidé au printemps déjà, avant ta lettre d'aller vers lui. Il est à l'église près de Saint-Serge – à l'ermitage Saint-Zosime. Alexis est son nom, et il vient seulement les samedis et dimanches pour confesser².

Otiets Mitrophane va vers lui comme vers un guide pour être conseillé, et des foules de pèlerins et... y vont. Il est merveilleux et presque un saint, mais je crains, hélas, qu'il ne se retire bientôt tout à fait. Mon prêtre avant d'entrer dans ma communauté parla *avec lui et avec d'autres startsi* – comme toujours, il était guidé par les *saints startsi*, et ils lui ont tous dit d'entreprendre ce travail avec leur bénédiction, car étant jeune, tu vois, il avait peur... donc tu vois que Dieu a béni son travail par un prêtre et que plus d'un vient de loin le voir à Orel, pour trouver consolation et force, et voici, cela commence petit à petit. Pour moi, je trouve une aide immense et touchante chez les trois higoumènes, ils considèrent que je suis à eux, me donnent conseils, ce qui est d'une *grande aide*. Et à part cela, il y a les métropolites Triphon et Anastase qui sont à présent mes maîtres, que je vois et qui ont de

¹ On ignore à quelle date est apparue l'idée de la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie, certains pensent que c'était déjà présent dans l'esprit d'Elisabeth en 1906.

² Elisabeth se rendit plusieurs fois à l'ermitage Saint-Zosime, profitant des conseils spirituels de l'higoumène Germain, puis du starets Alexis.

sérieuses conversations avec moi. J'ai aussi des travailleurs dans le monde dont je recherche les conseils, et s'il vous plaît ne croyez pas que je puisse faire et décider toute seule. Chaque question est réfléchie et discutée et ensuite, étant en charge, je décide confiante en la guidance de Dieu.

Vous deux, mes chers, priez pour moi, même si vous pensez que je me trompe, priez pour qu'une fois ce pas franchi, Dieu me guide pour agir *correctement*. J'ai tellement entendu parler de votre évêque Théophane et j'ai hâte de le connaître et de lui parler, demandez-lui, s'il vous plaît, de prier pour moi. Je crains que vous ne pensiez que je suis orgueilleuse et suffisante, que je m'enorgueillisse de la satisfaction de créer quelque chose de splendide. Oh, j'aimerais que vous me connaissiez mieux. Je sais qu'Alix imagine que je permets aux gens de m'appeler sainte, elle l'a dit à la comtesse O. – moi, mon Dieu, je ne suis ni meilleure et probablement pire que les autres. Si les gens ont dit des choses sottes et exagérées, est-ce de ma faute ? Mais ils ne disent pas cela devant moi, ils savent que je hais la flatterie comme un poison dangereux. Je ne puis empêcher les gens de m'aimer, mais alors je les aime et ils le sentent. J'essaie de faire de mon mieux pour eux et les gens peuvent être reconnaissants bien que l'on ne doive jamais s'y attendre. Je ne pense pas une minute avoir entrepris un *podvig* [exploit spirituel/ascétique], c'est une joie. Je ne vois ni ne sens mes croix, mais la bonté infinie de Dieu je l'ai toujours sentie, je brûle de le remercier.

Les quelques sœurs que j'ai sont de bonnes jeunes filles très religieuses mais tout notre travail est fondé et vit de la religion. Le prêtre les guide, trois fois par semaine nous avons d'admirables conférences auxquelles assistent des dames de l'extérieur. Puis, aux prières du matin, il leur lit un texte du Nouveau Testament et donne quelques paroles de guidance spirituelle et... je m'occupe d'elles, nous parlons. Elles prennent les repas avec moi sauf les jours de jeûne, à Pâques et pour les fêtes de l'Église, peut-être plus souvent. Nous prenons tous le thé ensemble, le prêtre et sa femme aussi et cela se termine par une *discussion sur la religion*... Plus tard, nous aurons, comme dans les couvents, une grande *trapéza* [réfectoire] et quelqu'un lira les *Vies des saints* et en tant que supérieure, je viendrai quelquefois pour aider et voir si tout se passe comme je le désire. *Il y a beaucoup d'aspects monastiques* dans notre

vie, ce que je trouve *indispensable*, nous avons même des ex-infirmières recommandées par leurs supérieures, des jeunes filles recommandées par leurs startsi et... donc vous voyez que de tous côtés nous avons de la bienveillance et de l'aide.

Mais je n'ai pas rejeté mon ancien travail, les comités... et toute mon activité antérieure est restée. C'étaient toujours mes devoirs et seulement depuis la mort de Serge les réceptions, les dîners ont disparu et ne recommenceront jamais. Je reçois certaines personnes s'il y a des raisons de le faire. Marie, ma première visite, vit au Palais, elle a pris ses repas avec moi ici et nous avons passé des heures ensemble lorsque j'étais libre. J'essaie que les autres puissent trouver de l'agrément dans mon ancienne demeure et à Moscou et un peu de repos, sans que le travail que j'ai entrepris maintenant puisse en souffrir lorsque je passe quelques heures avec eux. Voyager coûte d'abord beaucoup d'argent et avant tout ne serait pas juste ; « quand on a mis la main à la charrue, on ne doit pas regarder en arrière ».

Ce matin, mon régiment de Kiev est passé. Je ne les oublie pas. J'ai donné un petit capital, en souvenir de Serge, pour aider à l'éducation des filles des officiers les plus pauvres et à Noël, je leur envoie à eux et à ceux de Tchernigov de l'argent pour l'arbre de Noël et leurs loisirs³. Pardonnez-moi cette trop longue lettre, lis-la s'il te plaît avec Alix et si vous voulez *savoir* quoi que ce soit d'autre, ou si vous trouvez que je me trompe en quoi que ce soit, je serais *reconnaissante* d'avoir *vos conseils* et *vos remarques*. *Pardonnez-moi tous deux*. Je sais et je sens, hélas, que *je vous crée du souci* et peut-être que vous ne me comprenez pas tout à fait, *pardonnez* s'il vous plaît et soyez patients avec moi, pardonnez mes fautes, pardonnez le fait que je *vive différemment* de ce que *vous auriez souhaité*, pardonnez-moi de ne pas venir vous voir aussi *souvent* à cause de mes *devoirs* ici. Simplement avec votre bon cœur pardonnez-moi, et avec votre grande âme chrétienne priez pour moi et pour mon travail.

Votre vieille sœur aimante et amie,

ELLA

³ Élisabeth était chef honoraire du 51^e régiment des dragons de Tchernigov et du 5^e régiment des grenadiers de Kiev.

Lettre II. « Je veux travailler pour Dieu et en Dieu pour l'humanité souffrante ».

Nous nous trouvons dans la période pascale, la grande-duchesse rassure le tsar sur son choix de vie, en lui expliquant avec de nombreux détails ce qui est vécu dans la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie et aussi ce qu'elle vit elle-même. Heureuse d'accomplir ce travail pour Dieu et en Dieu pour l'humanité souffrante, elle a-

Moscou, avril 1909.

Christos Voskriésié ! [« Christ est ressuscité ! »]

Nicky chéri,

Remerciements très cordiaux pour la belle petite icône qui est suspendue dans mon « coin de prière » où je mets toutes les icônes que je reçois puisque je suis ici dans ma nouvelle maison. Tu es toujours un cher frère et avec intérêt, tu m'as dit que tu avais trouvé bon notre *oustav* [règle] ; je veux te raconter plus en détail comment ma vie s'est arrangée depuis le début, quand chaque pas doit être réfléchi et que l'on doit aller lentement avec l'aide de Dieu.

J'ai commencé exprès le carême avec les quelques sœurs qui sont entrées [en religion] afin que nous fassions ensemble nos dévotions. Notre première semaine est passée, remplie de prières et de paix et de préparation en Dieu, puis il y a eu la Sainte Communion et après nous avons commencé la vie.

La journée en quelques mots. Au matin, prières ensemble, une des sœurs lit à l'église à 7 heures et demie, à 8 heures, les heures et la liturgie, et celles qui sont libres y assistent ou alors elles doivent soigner les malades que nous avons, ou faire de la couture et... Nous avons peu de malades puisque selon les enseignements des docteurs, nous les prenons afin de voir en pratique comment traiter les différents cas et au début seulement les cas bénins furent pris, à présent nous prenons des cas de plus en plus difficiles et Dieu merci l'hôpital étant aéré et clair, et les sœurs très aimables dans leur travail, nos malades vont bien.

À midi et demi, déjeuner, les sœurs ensemble présidées par Mme Gordeeva, et moi je mange seule dans ma maison, chose que j'aime et je trouve bon qu'une certaine distance soit gardée malgré la vie commune. Tous les carêmes, mercredis et vendredis, nous mangeons de la nourriture carémique, les autres jours de la viande, du lait, des neufs etc... Puisque depuis des années je ne mange pas de viande comme vous le savez, je continue mon régime végétarien, mais ceux qui n'y sont pas habitués doivent manger de la viande, surtout s'il y a de lourdes tâches à accomplir.

firme être remplie d'une paix profonde, cette paix qu'elle dit être le bonheur parfait. Elle exprime vouloir trouver sa voie dans une totale confiance et avec une volonté d'aller de l'avant malgré les difficultés du moment et celles qui pourraient advenir.

Je vais dans les détails puisque ma vie dans la communauté intéresse les gens, et ne voyant pas nos vies, chacun se fait sa petite idée – souvent fausse, mais l'imagination court, et beaucoup pensent que nous vivons de pain et d'eau et de *kacha* [bouillie de sarrasin], que nous sommes plus sévères que dans un couvent etc... et que notre vie est dure ! – alors qu'elle est seulement simple et saine.

Nous dormons toutes nos huit heures, à moins que quelqu'un veuille plus que la règle ne le demande, nous avons de bons lits avec du chintz vif [tissu imprimé] et des meubles d'été. Mes appartements sont grands, aérés, clairs, confortables. Ils ont un air estival aussi et tous ceux qui les voient sont enchantés. Ma maison est séparée du reste, puis il y a l'hôpital avec l'église, puis la maison des médecins et le lazaret des soldats et la maison du prêtre : en tout quatre maisons.

Après le déjeuner, nous sortons prendre un peu d'air frais et puis nous vaquons à nos occupations ; thé à 4 heures et dîner à 7 heures et demie, prières du soir dans le coin de prière et coucher à 10 heures.

Quant aux conférences, trois fois par semaine avec le prêtre, trois fois par semaine avec les docteurs et entre-temps, les sœurs lisent ou se préparent. Jusqu'à présent bien sûr, elles ont la pratique avec les malades seulement à l'hôpital et je ne les envoie dans les maisons des indigents que pour prendre des informations sur les différents cas... Vous voyez, elles doivent d'abord apprendre.

Nos conférences avec le prêtre sont très intéressantes, tout à fait exceptionnelles, car non seulement il a une foi profonde, mais il a énormément lu. Il commence depuis la Bible et finit par l'histoire de l'Église en montrant tout au long de son exposé comment les sœurs peuvent ensuite en parler et aider ainsi ceux qui souffrent moralement. Vous connaissez le père Mitrophané et vous aviez eu de lui bonne impression à Sarov ; à Orel il était adoré et ici beaucoup viennent de loin dans notre petite église et trouvent de la force dans ses beaux et simples petits sermons et dans le fait de pouvoir se confesser à lui. Il est large d'esprit, ce n'est pas un bigot étroit d'esprit, tout chez lui est basé sur l'amour et sur le pardon sans limites de Dieu – un véritable prêtre orthodoxe qui est strictement loyal à notre Église – [c'est une] bénédiction de Dieu pour notre

œuvre. Il a posé les fondations comme elles devaient l'être. Il en a ramené tellement à la foi, et a remis tant d'âmes sur le droit chemin. Tant de personnes me remercient pour la grande bénédiction reçue du fait d'avoir pu venir vers lui.

Pas d'exaltation – mais vous me connaissez assez pour savoir que j'aime la religion profondément et calmement et que, d'une manière ou d'une autre, je ne choisirais pas un fanatique comme prêtre. Certaines personnes qui se mêlent de tout et qui aiment perdre leur temps, craignent que je ne m'épuise dans cette vie, que je ne finisse par y perdre ma santé, que je ne mange pas assez, que je ne dorme pas assez ; eh bien, très chers, si vous entendez dire cela, ce n'est pas vrai. Je dors mes huit heures, je mange avec plaisir, je me sens merveilleusement bien physiquement et forte (un petit rhume ou des crises de rhumatismes ou la goutte ne peuvent être évités car toute notre famille souffre de ces maux). Vous savez que je n'ai jamais eu des joues roses et brillantes et que tous les sentiments profonds se voient sur mon visage, si bien que quelquefois à l'église, j'ai l'air pâle, car comme Alix et toi aimez l'office, vous savez quelle joie profonde peut donner un bel office.

Je veux que vous deux et tous sachiez que je suis – comme je l'ai souvent dit et écrit – remplie d'une paix parfaite et qu'une paix parfaite est le bonheur parfait. Mon Serge chéri repose en Dieu avec les nombreuses personnes qu'il a aimées qui sont allées le rejoindre et Dieu m'a donné sur cette terre une belle œuvre à accomplir. L'accomplirai-je bien ou mal, lui seul le sait, mais je ferai de mon mieux et je mettrai ma main dans la sienne et j'irai sans crainte vers les croix et les critiques que ce monde peut avoir en réserve pour moi – petit à petit ma vie est devenue ainsi. Ce n'est pas une lubie du moment et aucune déception ne pourra jamais se faire jour ; je puis être déçue de moi-même, mais en cela je n'ai pas d'illusions et je ne m'imagine pas différente des autres. Je veux travailler pour Dieu et en Dieu pour l'humanité souffrante et dans ma vieillesse, lorsque mon corps ne pourra plus travailler, j'espère que Dieu me laissera me reposer et prier pour l'œuvre que j'ai entreprise. Et puis je quitterai la vie active, et je me préparerai pour cette grande demeure, mais j'ai de la santé et de l'énergie, et il y a tant et tant de souffrances pour lesquelles nous pouvons l'aider.

Tout le monde est gentil et veut aider, mais beaucoup imaginent que j'ai pris un travail plus important que je ne puis assumer, en vérité il n'en est pas ainsi : je suis physiquement et moralement forte et profondément, très profondément heureuse religieusement.

Pardonnez-moi, très chers, je ne suis pas venue à Noël ni à Pâques, mais les premiers pas de cette entreprise sont si sérieux ! Dites-moi que vous ne pensez pas que je vous oublie, que j'ai le cœur dur ou que je suis égoïste si je ne viens pas pour les anniversaires. Je pense qu'il sera plus agréable d'avoir du temps ensemble hors des jours de fête. On ne doit pas se mettre à l'ouvrage et ensuite regarder en arrière, ne pensez-vous pas ?

Ne pensez pas que qui que ce soit m'influence. J'essaie de trouver ma voie et bien sûr, je ferai des erreurs. Les gens, dans leur souhait de bien faire, ont, je l'ai découvert, inquiété mon pauvre vieux prêtre pour qu'il me force à manger, alors que je mange vraiment très bien, qu'il me force à voyager et... je suis tout à fait bien et forte comme un cheval. Depuis l'opération⁴, je ne sais pas ce que c'est que d'avoir mal et ma jambe est étonnamment bien et elle enfle peu par les longs offices debout quand les deux pieds enflent à cause de la chaleur... Mais rares sont ceux qui ne ressentent pas cela.

Les gens ne me voient pas dans ma vie et ne voient pas combien je suis complètement calme, satisfaite et profondément reconnaissante à Dieu pour tout cela. Au lieu de se faire du souci pour moi, ils devraient remercier Dieu qu'il m'ait trouvée digne d'une telle consolation par le travail que j'ai et qui me donne une complète et entière satisfaction.

Si vous trouvez une minute pour me répondre, s'il vous plaît, faites-le et dites que vous comprenez tout et ajoutez peut-être un gentil petit mot en russe dans votre lettre en anglais, pour que je puisse le lire au prêtre, disant que vous croyez en lui et que vous êtes sûrs qu'il saura m'aider si Dieu prévoit des difficultés à venir. Vous voyez, je vous considère, toi et Alix, comme frère et sœur, lui [le prêtre] comme son souverain et maître, et je sens qu'on l'a tourmenté en disant que vous pouviez être vexés par ma conduite et que vous pensiez qu'il m'influencerait pour que je me coupe de vous tous et que je me tue par une vie ascétique et par beaucoup de travail, alors qu'aucune de ces suppositions n'est vraie. Il me confesse, il me guide dans l'Église et me donne un immense secours et un exemple par sa vie pure et simple, si modeste et si élevée dans son amour sans limites pour Dieu et pour l'Église orthodoxe. Parler avec lui quelques minutes seulement, montre à quiconque qu'il est modeste, pur et homme de Dieu, et le serviteur de Dieu de notre église. Il n'a jamais été en contact avec la haute société, de sorte que beaucoup de faiblesses étranges et l'amour de se mêler de tout, il vient d'en faire connaissance [de la

⁴ En janvier 1908, Élisabeth dut subir une opération, l'ablation d'une tumeur bénigne. Elle s'y remit rapidement.

part des autres]. Un gentil mot d'encouragement de toi son souverain adoré fera disparaître toutes ces croix et il le mérite vraiment.

Pardonnez cette longue lettre qui est pour vous deux, mes chers, car je ne vous ai pas vus depuis longtemps et vous pourrez ainsi connaître ma vie actuelle. S'il y a des ques-

tions, s'il vous plaît, mes chers, écrivez-les. Cette lettre et mon tendre amour à vous deux, mes chers. Dieu vous bénisse, très chers – votre vieille sœur tendrement aimante,

ELLA

Lettre III. « J'épouse le Christ et sa cause, je me donne tout entière à lui et aux prochains. »

En mars 1910 la grande-duchesse se trouve désormais à quelques jours de la cérémonie de sa « consécration à Dieu », d'une nouvelle vie choisie librement, engagement qu'elle prend avec ses sœurs, comme « sœur de la Croix ». Elle sera nommée mère supérieure de la Demeure et on l'appellera désormais mère Élisabeth. Dans les trois lettres qui suivent, elle exprime très simplement son repentir pour toutes ses fautes et ses péchés, et formule

Le 26 mars 1910 : Synaxe de l'archange Gabriel.

Dieu te bénisse pour ce regard si bon lorsque je t'ai demandé pardon avant d'aller me confesser. J'ai vu ton âme véritable dans tes yeux comme autrefois, et l'autre jour, ils avaient perdu ce regard et mon chagrin intense était encore plus profond. On dit que « les yeux sont le miroir de l'âme », et je le crois.

Ô cher, très cher enfant – je puis t'appeler ainsi, n'est-ce pas ? –, je te connais depuis si longtemps, et avec Serge j'ai prié pour toi et maintenant plus que jamais, mes prières t'accompagnent – s'il te plaît, s'il te plaît, pardonne-moi maintenant et pardonne-moi le passé (moi, bien sûr, je ne me pardonnerai jamais et il n'est pas une confession où je ne répète pas que j'étais trop dure, alors quand peut-être avec un amour tendre, j'aurai pu véritablement t'aider et ne pas perdre à jamais ta confiance).

Peut-être que si j'avais procédé différemment, tu aurais vu la vérité réelle et tu n'aurais pas recherché d'autres recours qui, cachés des autres, t'apportent leur religion particulière en semblant ne pas te couper de la véritable Église orthodoxe⁵. « Du choc des opinions jaillit la vérité » et peut-être que nous aurions pu parler calmement, examiner les choses et en arriver à la conclusion que nous pouvons nous tromper et que tous ceux qui semblent saints ne le sont pas. Peut-être sont-ils sincères, cela est possible, mais il semble que cela soit différent. Mais disons qu'ils sont sincères et que le Diable s'est emparé d'eux – *prelest* – et que plus nous essayons de monter [spirituellement],

aussi le sérieux de son engagement. Tout est dit pour le présent et pour le futur dans ces quelques lignes. Plus loin, dans la lettre du 7 avril 1910, elle rappelle son lien à la Russie et au tsar, sans oublier de faire mémoire du grand-duc Serge, et demande à Dieu la force de rester digne de l'enseignement reçu d'un époux noble et vrai chrétien. C'est le 9 avril 1910 que la communauté prononcera ses vœux.

plus le Diable est à l'œuvre pour nous rendre aveugles à la vérité, plus nous montons, plus souvent nous chutons. Nous devons avancer si lentement que nous avons l'impression de ne pas avancer du tout.

« La maison de l'âme, c'est la patience et la nourriture de l'âme, c'est l'humilité⁶ », on doit regarder de haut en bas, on doit se sentir le pire des pires. Il me semble assez souvent faux d'essayer de [me] sentir la pire des pires, mais c'est ce à quoi nous devons arriver – avec l'aide de Dieu, tout est possible.

Ne considère pas ma lettre comme une longue épître de prêche – je l'appelle ma confession à toi. Dans deux semaines, ma nouvelle vie bénie dans l'Église commence. C'est comme si je disais adieu au passé, à ses fautes et à ses péchés, avec l'espoir [d'avoir] un but plus haut et une existence plus pure. Prie pour moi, très cher. Oh, si tu venais passer la semaine de jeûne et Pâques – ma prise de vœux est encore plus sérieuse que celle d'une jeune fille qui se marie. J'épouse le Christ et sa cause, je me donne tout entière à lui et aux prochains, je vais plus profond dans notre Église orthodoxe et deviens comme un missionnaire de la foi chrétienne et des œuvres de miséricorde et ô mon cher, je suis si indigne de tout cela et je veux vraiment des bénédictions et des prières. Ne peux-tu vraiment pas venir ? Oh, Alix ne serait pas fatiguée et les jours plus heureux d'autrefois réchaufferaient son cœur et lui redonneraient la santé. Vous aimez tellement Moscou et vous vous souciez un petit peu de moi,

Votre amie véritable et votre sœur,

ELLA.

⁵ Élisabeth semble bien faire allusion ici à Grégoire Raspoutine, entré dans la vie de la famille impériale dès 1905. Élisabeth n'a jamais caché son opposition au rôle que jouait Raspoutine auprès de la famille impériale et dans les affaires de l'Église et de l'État.

⁶ Cf. Saint Élie l'Ecdicos, *Dobrotolioubie* [version russe de la *Philocalie*],

Lettre IV. « Que le Christ nous enveloppe tous dans son Amour complet et sans limites. »

27 mars 1910.

Je suis si heureuse de recevoir la Sainte Communion en vivant auprès de vous.

Que le Christ nous enveloppe tous dans son Amour complet et sans limites.

Lettre V. « Que Dieu m'aide à être digne de cette tâche. »

Moscou, 7 avril 1910.

Très cher frère,

Je demande tes bénédictions, tes prières et ton pardon avant le jour solennel dont je m'approche. Que Dieu m'aide à être digne de cette tâche qui est une tâche de joie profonde et de paix de l'âme pour moi. Que mes humbles tentatives trouvent grâce à ses yeux et que toi, très cher, mon souverain terrestre, tu puisses obtenir un peu d'aide dans ton œuvre tandis que j'essaierai avec l'aide de Dieu d'apporter du réconfort à tes enfants. S'il te plaît, essaie d'être convaincu, que quelque maladroite ou pécheresse que ma pauvre vie terrestre puisse être – je suis vraiment un de tes sujets – la volonté est toujours pleine de bonnes intentions et de vœux pieux, même si, en chemin, je tré-

buche et fais des fautes sans nombre. Serge est mort avec joie pour toi et pour son pays. Deux jours auparavant, il disait combien il donnerait volontairement son sang si cela pouvait être nécessaire. J'espère que Dieu me donnera de la force afin que nul ne puisse dire que je suis indigne d'avoir jadis été guidée par un époux aussi véritablement noble et un vrai chrétien.

Je t'embrasse de tout mon cœur et t'envoie mon humble bénédiction et mes prières.

Ton amie véritable et ta sœur,

ELLA.

Lettre VI. « Quelquefois Dieu laisse d'humbles êtres sans importance travailler en son honneur et pour son Église »

Mère Élisabeth s'adresse en toute confiance à Nicolas II afin de lui parler de son œuvre, de l'orientation qu'elle veut lui donner malgré toutes les difficultés qu'elle rencontre avec le Saint-Synode. Elle explique pourquoi elle a demandé le titre de « diaconesse », justifiant ce choix comme un héritage de l'Église ancienne et comme un pont entre l'Église et le peuple. Sensible à l'enracinement
1^{er} janvier 1912.

Dieu te bénisse mon cher,

Ma première lettre de cette nouvelle année est pour t'apporter mon humble travail pour ton approbation et puissent les saints de cette semaine et de ce mois, saint Basile le Grand, saint Grégoire le Dialogue et saint Jean Chrysostome, protecteurs d'une des premières diaconesses, sainte Olympie, te guider pour décider pour le mieux et me donner l'humilité, la sagesse et l'amour pour servir notre Église orthodoxe et l'humanité souffrante.

dans la tradition orthodoxe, elle redit sa patience et sa confiance dans le développement de sa communauté – reliant une vie de prière intense avec le travail – ainsi que son espérance dans la confirmation du titre de « diaconesse » dans le seul but d'aider l'Église et ceux qui souffrent.

C'est comme si la main de Dieu nous protégeait car *ce mois même*, l'affaire des diaconesses doit être décidée⁷ et, dans plusieurs moments de notre vie communautaire, *sa miséricorde et son amour sans limites* ont été répandus sur nous et sur moi qui véritablement sais si peu de choses. Mais il a souvent, dans les moments difficiles, envoyé vers moi de sages conseillers et m'a toujours soutenue par les prières de tant de ses serviteurs. Bien sûr, par

⁷ Nicolas II se prononça précisément ce jour-là. La grande-duchesse Élisabeth évoque ici la séance du Synode prévue pour le 10 janvier.

Sabler tu as eu tous les détails. Les huit voix pour nous en l'état actuel, et les deux d'opinion différente⁸.

Maintenant j'aimerais que tu connaisses ma position. *Cette œuvre doit avoir une place déterminée dans l'Église*, sinon elle sera toujours *vacillante*, et après ma mort, qui sait, ce sera transformé vraisemblablement en *couvent* ou en *ermitage*. Nous nous sommes basés sur une stricte fondation ecclésiastique *orthodoxe* en tous ses détails, puisque nous sommes bénis par notre métropolite⁹ qui, bien sûr, connaît toute notre vie, et nous avons les traditions des diaconesses consacrées. Le Saint-Synode trouve ce moment propice pour encourager l'Église et la foi vacillante et être en contact avec son troupeau comme un bon pasteur. Ils espèrent que d'autres foyers comme le nôtre seront fondés, seulement pour cela, nous devons être confirmées comme diaconesses.

Le premier degré, dans l'ancien temps, était le diaconat consacré. Le second *plus haut*, « *par ordination* », était ce que *vladika* Hermogène veut, la ruine de la communauté en fait, car des diaconesses jouaient un rôle si important dans le clergé, qu'elle furent *écartées* et on laissa plus ou moins leur fonction *périr*. (Le Synode est tout à fait contre et cela semble sage car *les femmes de notre temps* sont plus entreprenantes et souhaitent jouer un grand rôle – comme les hommes.) Puisqu'elles [les diaconesses consacrées] ne furent *pas abolies* pourquoi attendre le Sobor¹⁰ (ainsi que le dit le métropolite Antoine) ? Jusqu'à présent je ne t'ai pas écrit puisque cette affaire était au Synode, mais puisque tu as à présent le rapport, je souhaite que tu connaisses mon humble opinion.

Que Dieu te bénisse mon cher. Souviens-toi quelquefois de moi dans tes prières,

Ta vieille sœur aimante et ton humble sujet, ELLA.

⁸ Sept évêques se prononçaient en sa faveur : le métropolite de Moscou Vladimir, le métropolite de Kiev Flavian, l'archevêque et exarque de Géorgie Innocent, l'archevêque de Finlande Serge, l'archevêque de Volynie Antoine, l'archevêque de Poltava Nazaire, l'évêque de Kholm Euloge. Le huitième désigne visiblement V. Sabler, procureur du Saint-Synode. Le métropolite de Saint-Petersbourg Antoine et l'évêque de Saratov Hermogène exprimèrent une opinion différente (RGIA [Archives historiques nationales russes], F. 796, op. 2, ed. khr. 2565, f. 292 verso).

⁹ Le métropolite Vladimir de Moscou. Il fut le premier hiérarque martyr de la révolution et fut fusillé à Kiev le 25 janvier 1918. Il figure dans l'icône des Nouveaux Martyrs, peinte spécialement en 2000 lors de la cérémonie globale de la canonisation de milliers de nouveaux martyrs.

¹⁰ Il s'agit de la réunion du concile des évêques.

Comme je l'ai dit dans mon télégramme en réponse à ta lettre¹¹, « *Que Dieu bénisse ta décision* » comme tout ce que l'on fait pour son pays, on a besoin de bénédictions sur ce que l'on fait. J'ai eu la possibilité de bien parler avec Alix [Alexandra, l'impératrice, sœur d'Élisabeth] pendant notre marche, mais hélas, jamais de te voir seul et maintenant dans le train, il y aura à nouveau des gens et mon affaire reste brûlante dans mon cœur et j'aimerais que tu saches ce que je ressens afin de me tenir devant toi avec une conscience ouverte, principe auquel j'ai toute ma vie adhéré.

Tu vois *pourquoi* nous avons demandé le nom de *diaconesses*, qui signifie en grec « servantes », c'est-à-dire servantes de l'Église, afin que *dans ce pays*, notre position soit aussi claire que possible comme *organe de l'Église orthodoxe* (et quand la conversation d'Hermogène fut publiée dans les journaux, il jeta sur notre travail *une forte teinte d'imitation du protestantisme*¹² sur notre œuvre) *sous la stricte direction* de notre métropolite et en *contact direct et constant* avec les *évêques* et avec toutes sortes de *couvents et d'ermitages très stricts* ! Leurs *startsi* sont venus visiter notre communauté, et *nous avons leurs prières et leurs bénédictions*.

Il est dommage qu'Hermogène¹³, avant de lancer une remarque injuste sur notre œuvre, ne l'ait pas vue auparavant. Maintenant, en ce qui concerne la remarque selon laquelle nous devons être entièrement des diaconesses ordonnées, ce n'était pas non plus dans l'Église ancienne aussi obligatoire que les diaconesses consacrées et non

¹¹ Cette lettre n'est pas datée, mais a certainement été rédigée en janvier 1912, pendant le séjour de la grande-duchesse à Tsarskoe Selo. Elle s'était rendue à Saint-Petersbourg afin d'assister à la prestation de serment de son neveu, le grand-duc Dimitri Pavlovitch, le 7 janvier 1912. Voir à ce sujet le journal du grand-duc Constantin Constantinovitch (GARF, F. 660, op. 1, ed. kr 63, f. 127).

¹² On ignore de quelle publication il s'agit, l'évêque Hermogène s'étant prononcé à plusieurs reprises sur le sujet aux séances du Saint-Synode, dans un télégramme à Nicolas II, dans des entretiens avec la presse. L'évêque appuyait principalement son argumentation sur la non-canonisation de la nouvelle institution, faisant référence aux diaconesses des premiers temps. Il ne faisait que sous-entendre les diaconesses protestantes, alors que la grande-duchesse le comprit précisément dans ce sens. On sait que sainte Élisabeth tenta d'expliquer sa position à Hermogène, lui adressant une ou plusieurs lettres. Cf. « Telegramma episkopa Germoguena. O "ereticheskoi korporatsii" diakoniss » [Un télégramme de l'évêque Hermogène, de la « corporation hérétique » des diaconesses] dans *Novae vremia* [Le Temps nouveau], 15 janvier 1912.

¹³ Le hiérarque reconnu plus tard s'être trompé. Il mourut en martyr pendant la révolution.

ordonnées. Les sœurs non ordonnées existaient comme *un vivant trait d'union entre l'Église et le peuple*, et c'est ce qui est tant attendu maintenant. Et tu vois que le Saint-Synode à la quasi-unanimité soutint notre demande comme *une institution hautement désirable*, et un organe dont l'Église a un grand besoin.

Faire des grandes diaconesses [c'est-à-dire ordonnées] à partir de la catégorie inférieure [consacrées] pourrait advenir si cela était absolument nécessaire, et j'étais si absolument sûre que tu connaissais tous ces détails et que tu serais d'accord avec les huit voix pour (dont j'ai fait mention dans ma lettre). C'est seulement au dernier moment que vint [cette rumeur selon laquelle je protestais] à mes oreilles, et j'en fus stupéfaite, car bien sûr, à aucun moment, je n'ai même rêvé de *protester*. Je souhaite seulement que tu connaisses mon idée. Comme argument, Alix a dit « Sainte Olympie était guidée par saint Jean Chrysostome, » mais devons-nous *attendre* une sainte Olympie et un autre sage saint qui la guide ? Ce serait un peu de ciel qui descendrait sur terre, mais quelquefois Dieu laisse *d'humbles êtres sans importance* travailler en son honneur et pour son Église et leurs œuvres prospèrent *par les prières de ses serviteurs et les pèlerins* trouvent réconfort, et ceux qui souffrent trouvent le repos, n'en est-il pas ainsi, mon cher ?

Voici une simple femme, qui *vraiment n'imagine pas qu'elle ait une quelconque importance*, mais elle a un grand désir et elle aime l'Église ; elle commence son travail et trouve un groupe d'hommes sages qui [la] guident... Il semble que nous puissions apporter un peu de bien, mais il semble que *l'Église devrait nous soutenir*, et non *nous abandonner* et faire avec bonheur la plus grande part.

Alix trouve [l'appellation] foyer des sœurs *très claire*, voilà, c'est justement ce avec quoi je ne suis pas d'accord. Et pourtant *j'espère* qu'avec notre *rite de consécration* qui est confirmé depuis quelque temps par le Saint-Synode, après tout nous resterons *fermes et ouvertement* devant le pays comme une organisation d'Église, *une organisation de l'Église orthodoxe* plus que cela, je ne le veux. N'importe quel jour, on peut mourir et je regretterai si ce type de communauté, pas entièrement couvent et certainement pas simple ermitage, était changé. Quand mes sœurs les visitent, elles sont, Dieu merci, bien reçues par les gens, les simples et les pauvres et ils les appellent « petites mères », c'est un grand réconfort car ils perçoivent le caractère monastique de notre fondation.

Tous nos offices sont dans un style monastique, tout notre travail est fondé sur la prière. Et bien, avec de la *patience* et la *prière* des autres, j'espère que notre humble *communauté prospérera* et que quand le Sobor aura lieu, nous serons capables de leur montrer *une œuvre qu'ils comprendront unanimement*. Beaucoup d'autres veulent se joindre à nous et ouvrir des petites communautés, et nous, nous attendons notre confirmation comme « diaconesses », et bien nous verrons, Dieu aidera lentement et sans crainte nous travaillerons. « Travaillez et Dieu travaillera avec vous. »

Prie aussi pour nous, mon cher, afin que nous puissions aider ton Église et réconforter ceux qui souffrent, comme c'est le but de notre vie de prière et de travail. Dieu te bénisse, te protège et te guide.

Lettres de captivité (avril-juin 1918)

Lettre I.

Bénis, Seigneur !

Que la Résurrection du Christ vous réconforte et vous donne à toutes de la force!

A 6 heures nous avons dépassé Rostov et le soir la Trinité-Saint-Serge. Que saint Serge, saint Dimitri et sainte Euphrosyne de Polotsk nous gardent tous, mes très chères.

Voyager est aisé. Il y a de la neige partout. Je ne puis oublier hier tous vos chers et doux visages. Ô Seigneur, quelle souffrance il y avait en eux, oh comme mon cœur en souffrit ! À chaque minute vous m'êtes devenues plus

chères, comment puis-je vous quitter, comment puis-je vous consoler, comment puis-je vous donner de la force ? Souvenez-vous de tout ce que je vous ai dit, mes très chères. Soyez toujours non seulement mes enfants, mais des disciples obéissantes. Restez unies et soyez comme une seule âme – tout pour Dieu – et dites comme saint Jean Chrysostome : « Gloire à Dieu en toute chose ! » Je vivrai avec l'espoir d'être avec vous bientôt et je veux vous retrouver toutes ensemble. En plus de l'Évangile, lisez ensemble les épîtres des apôtres.

Sœurs plus âgées, unissez vos sœurs. Demandez à l'évêque Tikhon de prendre les « poussins » sous son aile. Préparez mes pièces pour lui dans la salle du milieu. Ma

cellule servira pour la confession et la grande salle sera une salle de réception. S'il n'y a pas de retard, cela prendra cinq jours pour aller là-bas. Catherine reviendra vers vous aussitôt qu'elle le pourra et vous dira comment cela s'est passé pour nous.

De très doux anges gardiens nous ont été donnés. Nous dormons mal à cause de nos pensées. Merci pour la nourriture, nous en aurons plus en route. J'essaie de prier saint Serge. J'ai une Bible avec moi : nous lirons, nous prions et nous espérons.

Pour l'amour de Dieu, ne perdez pas courage. La Mère de Dieu sait pourquoi son Fils céleste nous a envoyé cette épreuve le jour de sa fête.

« Ô Seigneur, je crois, viens en aide à mon peu de foi ! »
[Mc 9, 24]

« La providence de Dieu est insondable. »

Lettre II

Mes chers petits enfants,

Gloire à Dieu ! Vous avez toutes communié ! Vous vous êtes tenues devant le Sauveur comme une seule âme. Je crois que le Sauveur a été avec vous toutes sur cette terre, et qu'au Jugement Dernier, cette prière va s'élever à nouveau devant la face de Dieu, en miséricorde pour chacune de vous et pour moi !

Je ne puis vous exprimer combien j'ai été touchée et comblée de joie jusques au fond de mon âme par vos lettres. Vous m'avez toutes, sans exception, écrit que vous vous efforcerez de vivre comme je vous l'ai souvent dit. Oh, comme vous allez maintenant vous perfectionner pour le salut, je vois déjà là un bon début, mais ne soyez pas abattues et ne faiblissez pas dans vos bonnes intentions, et le Seigneur, qui pour un temps nous a séparées, vous fortifiera spirituellement.

Priez pour moi, pécheresse, que je sois digne de revenir vers mes petits enfants, et rendue parfaite pour vous et pour que nous puissions toutes penser à la manière de vous préparer pour la Vie éternelle. Vous vous souvenez que j'ai souvent eu crainte que vous ne trouviez trop de force dans la vie dans le soutien [que je vous apportais] et j'avais l'habitude de vous dire : « Vous devez vous appuyer plus sur Dieu. » Le Seigneur dit : « Mon fils, donne-moi ton cœur et tes yeux afin qu'ils considèrent mes voies. » [Cf. Pr 23, 26] Alors vous pouvez être sûres que si vous donnez à Dieu votre cœur, c'est-à-dire vous-mêmes, vous lui donnez tout.

À présent vous souffrez involontairement, mais avec lui seulement nous trouvons consolation pour supporter la croix de séparation qui nous est commune.

Le Seigneur a trouvé qu'il était temps pour nous de porter sa croix ; efforçons-nous d'être dignes de cette joie. Je pensais qu'étant si faibles, nous n'avions pas encore assez grandi pour porter une lourde croix.

« Le Seigneur a donné et le Seigneur a repris, qu'il soit ainsi ! » [cf. Jb 1, 21] Quel exemple nous donne saint Job, avec son humble soumission et sa patience dans les épreuves. C'est la raison pour laquelle Dieu lui donne ensuite la joie. Combien d'exemples de telles épreuves, ne trouvons-nous pas chez les saints Pères et dans les saints monastères ? Préparez-vous à la joie d'être à nouveau ensemble, nous serons patientes, humbles. Ne maugréons pas, soyons reconnaissantes pour tout.

En ce moment, je lis le merveilleux livre de saint Jean de Tobolsk. Voici qu'il écrit : « Le Dieu miséricordieux préserve et donne la sagesse à tous ceux qui remettent leur cœur à sa sainte volonté et avec les mêmes paroles, il soutient et fortifie le cœur, afin que nous ne transgressions pas la volonté de Dieu, en nous inspirant secrètement : 'Vous êtes toujours avec moi, vous êtes toujours en mon esprit et ma mémoire, vous obéirez à ma volonté sans hésitation. Je suis toujours avec vous je veille sur vous avec amour et je vous garde afin que vous ne perdiez pas ma grâce, ma miséricorde et les dons de ma grâce. Tout ce qui est mien, est vôtre : mon paradis, les anges et même plus : mon Fils unique engendré ! »

« Je suis tien, moi-même je suis tien, et je serai tien, comme je l'ai promis au fidèle Abraham : Je suis ton bouclier, ta récompense est éternellement grande dans les siècles des siècles » [cf. Gn 15, 1].

« Mon Seigneur, tu es mien, véritablement mien... Je t'entends et j'obéirai à tes paroles de tout mon cœur. » Dites ces paroles chaque jour et vous vous sentirez légères, légères dans vos cœurs.

« Mais ceux qui espèrent dans le Seigneur renouvellent leurs forces ; ils s'élèveront avec des ailes comme les aigles, ils courront sans lassitude et ils marcheront sans fatigue » (Prophète Isaïe....) [cf. Is 40, 31].

« Ô Seigneur, je crois, viens en aide à mon peu de foi ! »
[Mc 9, 24]

Mes petits enfants, aimons-nous non pas en paroles ni en langues, mais en actes et en vérité (Épîtres) [cf. 1 Jn 4]. Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec vous, et que soit avec vous mon amour en Jésus Christ. Amen !

Votre intercesseur aînée en Dieu et votre mère aimante en Christ,

Mère Élisabeth.

Traduction Claude Lopez-Ginisty et Paul Ladouceur

SOUVENIR LUMINEUX

DE LA GRANDE-DUCHESSE ÉLISABETH

par l'archevêque Anastase (Gibanovski)

« Elle était passée sur la terre comme une divine apparition,
laissant après elle une traînée éblouissante »

L'archevêque Anastase, à l'époque l'un des évêques auxiliaires de Moscou, à qui la grande-duchesse parlait souvent de ses projets, est l'un des premiers à écrire des sou-

Il n'est pas donné à toutes les générations de croiser une telle bénédiction, un tel don du ciel que la grande-duchesse Élisabeth Feodorovna.

En elle, le sentiment chrétien le plus élevé s'unissait à la noblesse morale, à un esprit éclairé, à un cœur tendre, au goût le plus délicat. Son âme avait la structure la plus fine et la plus complexe qu'on puisse imaginer. Son apparence extérieure était un reflet de la beauté et de la grandeur de son esprit. Son front portait l'empreinte d'une dignité innée qui la distinguait de son entourage. En vain essayait-elle parfois de se dérober aux regards sous le voile de la modestie : elle était incomparable. Où qu'elle apparaisse, on se demandait toujours : « Qui est celle-ci qui surgit comme l'aurore, resplendissante comme le soleil » (Ct 6,10). Elle exhalait le pur parfum du lys, peut-être parce qu'elle aimait tant la couleur blanche, reflet de son cœur. Les qualités de son âme étaient pleinement harmonieuses, proportionnées. En elle, la féminité s'alliait à la vaillance ; sa bonté n'était pas faiblesse ni confiance aveugle ou inconsciente ; le don du discernement, si cher aux ascètes chrétiens, se révélait même dans les meilleurs élans de son cœur. Peut-être était-elle en partie redevable de ces particularités de son caractère à son éducation, dirigée par sa grand-mère Victoria, reine d'Angleterre. Ses goûts et ses habitudes portèrent toute sa vie la marque anglaise, l'anglais lui étant plus familier que l'allemand.

L'exemple d'Élisabeth de Thuringe, dite aussi de Hongrie, l'une des fondatrices de la maison de Hesse par sa fille, Sophie, influença profondément la spiritualité de la grande-duchesse, ce qu'elle reconnaissait volontiers. Contemporaine des Croisades, cette femme remarquable est un reflet de son époque. Une profonde piété s'unissait en elle à l'amour du prochain jusqu'à l'abnégation. Son époux voyait dans sa générosité une forme de prodigalité et la lui reprochait. Un veuvage précoce condamna Élisabeth à une vie d'errance et de privation. Elle retrouva cependant par la suite la possibilité d'aider les pauvres et les malades, se consacrant entièrement à la bienfaisance. La vénération qui avait entouré la royale ascète de son vivant

venirs sur elle, qu'il rédigea à Jérusalem où il vécut pendant onze ans au monastère de l'Ascension au Mont des Oliviers.

poussa l'Église catholique à l'admettre au nombre de ses saints dès le XIII^e siècle. L'image lumineuse de sa digne aïeule avait captivé dès l'enfance l'âme sensible de la grande-duchesse, y laissant une profonde empreinte.

Les riches talents dont la nature l'avait douée avaient été raffinés par une éducation complète, répondant à ses exigences intellectuelles et esthétiques et enrichie des connaissances pratiques, nécessaires à toute maîtresse de maison. « L'impératrice, Alexandra Feodorovna [sa sœur cadette] et moi avons dû tout apprendre dans notre enfance », répondit-elle un jour à ceux qui lui demandaient d'où lui venait sa parfaite connaissance des arts ménagers.

Promise au grand-duc Serge Alexandrovitch, la grande-duchesse arriva en Russie à l'époque où, sous le sceptre d'Alexandre III, celle-ci avait atteint l'apogée de sa puissance et de sa force, et ce dans un esprit purement national. Avec la curiosité et le tact qui la caractérisaient, la jeune grande-duchesse, se mit à l'étude des traits du peuple russe et plus particulièrement de sa foi, dont sont si profondément imprégnés le caractère de la nation et toute notre culture. Elle se laissa bientôt subjugué par la beauté et la richesse intérieure de l'orthodoxie qu'elle opposait souvent à la pauvreté spirituelle d'un protestantisme vide, « bien qu'ils soient si satisfaits d'eux-mêmes », soulignait-elle.

Et la grande-duchesse ressentit la nécessité intérieure de rejoindre la communion de l'Église orthodoxe. Lorsqu'elle fit part de son intention à son époux, celui-ci « fondit involontairement en larmes », rapporte un ancien courtisan. L'empereur Alexandre III fut également profondément touché de sa décision et offrit à sa belle-sœur, à l'issue de la sainte chrismation, une précieuse icône du Sauveur acheiropoïète [« non faite de main d'homme »] (copie de l'icône miraculeuse de la chapelle du Saint-Sauveur), que la grande-duchesse conserva pieusement toute sa vie. Ayant ainsi rejoint notre foi et s'étant unie par elle à tout ce qui fait l'âme de l'homme russe, la

grande-duchesse pouvait dire désormais à son époux ces mots de la mohabite Ruth : « Ton peuple est devenu mon peuple, ton Dieu est devenu mon Dieu » (Rt 1,16).

Le long séjour du grand-duc au poste de gouverneur général de Moscou, ce véritable cœur de la Russie, où sa femme et lui vivaient en contact étroit avec nos reliques nationales et les traditions russes séculaires, contribua certainement à resserrer les liens entre la grande-duchesse et sa nouvelle patrie.

Dès lors, elle consacra une grande partie de son temps à la bienfaisance sociale, l'une des prérogatives de son rang, qui ne lui valut donc pas de mérite particulier.

Payant le tribut dû à son milieu, la grande-duchesse était contrainte de prendre part à la vie mondaine, dont la vanité commençait cependant à lui peser. Le martyr du grand-duc Serge Alexandrovitch, dont le corps fut déchi-queté par une bombe sous les murs mêmes du Kremlin (tout près du palais Nicolas, où le prince s'était installé après avoir renoncé à sa charge de gouverneur général) opéra un retournement décisif dans l'âme de son épouse, l'incitant à renoncer définitivement à sa vie mondaine. La grandeur d'âme avec laquelle elle avait supporté l'épreuve avait suscité le juste étonnement de tous : elle trouva en elle la force morale de visiter l'assassin de son mari, Kaliaïev, dans l'espoir de toucher et de régénérer son cœur par sa douceur et son pardon. Elle exprima les mêmes sentiments chrétiens au nom du martyr, le grand-duc, faisant inscrire sur la croix mémorial dessinée par Vasnetsov et érigée sur les lieux de la tragédie ces versets touchants de l'Évangile : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Néanmoins, tous n'étaient pas aptes à apprécier à sa juste valeur le changement qui s'opérait en elle. Il fallait avoir vécu une catastrophe aussi violente que la sienne pour comprendre la fragilité et la vanité des richesses, de la gloire et des autres biens terrestres, comme nous en prévient l'Évangile depuis des siècles. Dans la société d'alors, la décision de la grande-duchesse de disperser sa cour, afin de s'éloigner du monde et de se consacrer au service de Dieu et du prochain apparut comme un scandale et une folie. Méprisant également les larmes des amis, les jugements et les moqueries de la société, elle s'engagea courageusement sur sa nouvelle voie. Traçant à l'avance le chemin des parfaits, celui de l'ascèse, elle s'éleva cependant avec une sage gradation sur l'échelle des vertus chrétiennes.

Elle n'était pas sans ignorer les préceptes des anciens, conseillant à ceux qui s'engagent sur le terrain de la sainteté chrétienne de s'instruire de l'exemple des autres, pour « ne pas s'enseigner soi-même, ne pas aller sans

guide sur un chemin inconnu, afin de ne pas faire marche arrière, ne pas avancer plus ou moins que ce qu'il faut, ne pas se fatiguer par une course hâtive ni s'endormir au moment du repos » (saint Jérôme, lettre à Rustique le moine).

Elle s'efforçait donc de ne rien entreprendre sans le conseil de moines expérimentés dans la vie spirituelle, en particulier des startsi du désert de Saint-Zossime, auxquels elle vouait entière obéissance. Elle choisit pour patrons célestes saint Serge et saint Alexis, remettant à leur protection son époux défunt, inhumé dans la crypte du monastère du Miracle, dans une magnifique chapelle funéraire dans le style des catacombes romaines antiques. Le long deuil du grand-duc, durant lequel elle s'enferma dans son monde intérieur, demeurant continuellement à l'église, fut la première frontière naturelle la séparant de son train de vie ordinaire. Le passage du palais à sa maison de la rue Ordynka, dont elle n'occupait que deux modestes pièces, marqua sa rupture avec le passé et le début d'une nouvelle période de sa vie.

Son souci principal était à présent l'organisation d'une communauté dans laquelle le service spirituel de Dieu serait fondamentalement lié au service actif du prochain au nom du Christ. C'était là, une forme de bienfaisance ecclésiastique organisée, complètement nouvelle pour nous, qui attira l'attention de tous. Elle s'appuie sur une vérité aussi indiscutable que profonde : personne ne peut donner plus qu'il ne possède. Nous puisons tout en Dieu et ce n'est donc qu'en lui que nous pouvons aimer notre prochain. L'amour soi-disant naturel, l'humanisme s'épuise rapidement, cédant vite la place au refroidissement et à la déception. Tandis que celui qui vit en Christ est capable de gravir les sommets de l'abnégation et de donner sa vie pour ses amis. La grande-duchesse souhaitait non seulement animer notre activité caritative de l'esprit de l'Évangile, mais encore la placer sous le patronage de l'Église et par là rapprocher progressivement d'elle notre société, alors déjà majoritairement indifférente à la foi. Le nom même de l'institut fondé par la grande-duchesse – Demeure Marthe-et-Marie – est hautement symbolique. Il définit à l'avance la mission de la communauté, appelée à figurer en quelque sorte la maison de Lazare où le Christ aimait tant séjourner. En recevant chez elles le Christ en la personne de ses frères, les sœurs de la Demeure étaient appelées à unir la vocation élevée de Marie, prêtant l'oreille aux paroles de la vie éternelle, au ministère de Marthe. Justifiant et expliquant sa pensée, la fondatrice de bienheureuse mémoire disait que le Christ Sauveur n'avait pu condamner Marthe pour son hospitalité, marque de son amour pour lui : il ne faisait que la mettre en garde, et à travers elle toutes les femmes tentées de se laisser absorber par les soins et l'agitation du ménage, les

distayant des hautes exigences de l'esprit. Ne pas être de ce monde et agir cependant au milieu du monde afin de le transfigurer, voici le fondement de sa communauté.

Aspirant à obéir en tout filialement à l'Église orthodoxe, la grande-duchesse ne souhaitait pas profiter des avantages de sa situation et ne chercha pas à se dérober aux plus petites des règles établies et des consignes voulues pour tous par les autorités ecclésiastiques. Au contraire, elle s'appliqua à exécuter leurs moindres désirs, quand bien même ils viendraient contredire ses propres positions. Elle avait, par exemple, sérieusement pensé remettre à l'honneur l'ancienne institution des diaconesses, avec la chaude approbation du métropolite Vladimir de Moscou. Un quiproquo provoqua cependant l'opposition de l'évêque Hermogène (alors évêque de Saratov, puis de Tobolsk, où il subit le martyre) : il accusa la grande-duchesse de tendances protestantes, sans le moindre fondement (ce dont il se repentit par la suite) et il la força à renoncer à l'idée qui lui était chère.

Incomprise dans ses meilleures aspirations, la grande-duchesse ne se laissa pas décourager par la déception et reporta toute son affection sur son enfant chéri, la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie. Rien d'étonnant à ce que la communauté se développât rapidement et attirât de nombreuses sœurs, d'origine noble ou populaire. Un ordre presque monastique y régnait, les sœurs se consacrant au soin des malades qui venaient à elles ou demeuraient dans l'hôpital conventuel, apportant une aide matérielle et morale aux indigents, secourant les orphelins et les enfants abandonnés qui périssent en si grand nombre dans les grandes villes. La grande-duchesse s'occupait plus particulièrement des malheureux enfants du marché de Khitrovka, marqués par le péché de leurs parents, nés dans ce cloaque de Moscou, flétris avant même d'avoir pu s'épanouir. Elle organisa un foyer spécialement destiné à leur éducation, où un grand nombre d'entre eux retrouva bientôt des forces physiques et morales. Les autres étaient suivis en permanence sur leurs lieux de résidence.

L'esprit d'initiative, la fermeté morale qui caractérisaient la grande-duchesse dans toutes ses entreprises la poussèrent à rechercher de nouvelles formes de bienfaisance, dans lesquelles se fait parfois sentir l'influence de sa première patrie, de l'Occident, qui nous a largement dépassés dans le domaine de l'aide sociale et de l'entraide. Elle créa ainsi un artel [société coopérative] de coursiers, logé dans un foyer confortable, un appartement pour les étudiantes, etc. Toutes ces entreprises n'étaient pas forcément liées à la Demeure Marthe-et-Marie, mais toutes, comme les rayons sont attachés au centre, se rassemblaient autour de leur fondatrice qui les entourait de ses soins et de sa protection.

Ayant choisi pour mission non seulement le service du prochain en général, mais la rééducation spirituelle de notre société, la grande-duchesse souhaita s'adresser à elle dans la langue qui était la plus proche et la plus compréhensible, celle de l'art ecclésiastique et de la beauté liturgique de l'orthodoxie. Toutes les églises érigées à son initiative, en particulier l'église principale du monastère sur le modèle des églises de Pskov et de Novgorod par le célèbre architecte Chtchoussev et peinte par Nesterov, se distinguent par la retenue du style et la perfection artistique de l'ornementation intérieure et extérieure. L'église nécropole, installée sous les voûtes de l'église principale, chaleureuse, apaisante, suscita l'admiration de tous. Le service divin dans cette Demeure fut toujours au plus haut niveau grâce aux exceptionnelles qualités pastorales de l'aumônier choisi par la supérieure. De temps en temps, elle invitait à célébrer et à prêcher les meilleurs pasteurs de Moscou et même de toute la Russie, butinant comme une abeille le nectar de toutes les fleurs. En vraie chrétienne, elle ne crut jamais avoir, selon le mot de Gogol, « fini ses classes » ; elle demeura toute sa vie disciple, aussi humble que consciencieuse. L'atmosphère extérieure de la Demeure Marthe-et-Marie, son existence intérieure comme toutes les créations de la grande-duchesse portaient l'empreinte non seulement de sa spiritualité, mais aussi de son élégance et de sa culture, non pas qu'elle y accorda une importance en soi, mais parce que tel était l'effet involontaire de sa créativité.

En concentrant son activité autour du monastère, la grande-duchesse ne rompit pas avec les organismes sociaux et les sociétés de bienfaisance ou à caractère spirituel et missionnaire avec lesquels elle avait entretenu les meilleures relations dès ses premières années à Moscou. Parmi eux, la Société orthodoxe de Palestine n'était pas loin d'occuper la première place. Elle avait été créée à l'inspiration de son défunt époux le grand-duc Serge Alexandrovitch, pénétré d'un profond sentiment orthodoxe et russe pour la Terre sainte. Ayant hérité de lui la présidence de cette société, elle l'imita dans sa sainte ardeur pour Sion, dans son souci constant des pèlerins russes attirés par la Terre sainte. Son désir le plus cher était de se joindre à eux, bien qu'elle eût déjà visité les Lieux saints avec le défunt grand-duc. La chaîne ininterrompue des travaux et des obligations, chaque année plus complexe, l'empêcha de quitter la Russie pour la Ville sainte. Hélas ! Qui eut cru qu'elle ne reviendrait à Jérusalem qu'après sa mort, que la Ville sainte deviendrait le lieu de son éternel repos.

Son esprit était toujours à la hauteur de son cœur, et, en tant que présidente de la Société de Palestine, elle fit montre non seulement de son amour et de son zèle pour la Terre sainte, mais aussi d'une parfaite connaissance des

affaires, suscitant l'impression qu'elle dirigeait personnellement toutes les fondations de la société. Peu avant la guerre, elle réfléchissait à un projet d'hôtellerie digne du nom russe à Bari, abritant une église dédiée à saint Nicolas. Le projet et le modèle de ce bâtiment, conçu dans le style russe ancien par Chtchoussev ne quittait pas son bureau. De multiples rapports et entretiens, l'étude de différentes requêtes reçues des quatre coins de la Russie, au milieu d'autres occupations remplissaient généralement sa journée, l'épuisant souvent complètement. Cela ne l'empêchait pas, cependant, de passer la nuit au chevet de grands malades, ou bien d'assister aux offices nocturnes au Kremlin ou dans les églises et monastères préférés des Moscovites. L'esprit soutenait son corps éreinté.

Cachant ses souffrances, elle apparaissait toujours en public avec un lumineux sourire. Ce n'est que lorsqu'elle demeurait seule ou avec ses proches qu'une mystérieuse tristesse transparaissait dans ses yeux, la marque des âmes élevées se languissant en ce monde. Ayant renoncé à presque tous les biens de ce monde, elle rayonnait d'autant plus d'une lumière intérieure, de son amour et de sa tendresse. Personne ne faisait le bien avec plus de délicatesse, donnant à chacun selon ses besoins ou son profil spirituel. Elle savait non seulement pleurer avec ceux qui pleurent, mais se réjouir avec ceux qui se réjouissent, ce qui est souvent plus difficile. N'étant pas moniale au sens strict du terme, elle observait mieux que n'importe quelle religieuse le sage conseil de saint Nil le Sinaïte : « Bienheureux le moine qui vénère tout homme comme un dieu après Dieu. » Trouver ce qu'il y a de bon en tout homme, « appeler la miséricorde pour les pécheurs » était l'aspiration constante de son cœur. La douceur des mœurs ne l'empêchait pas de s'emporter d'une sainte colère à la vue d'une injustice. Elle se jugeait avec sévérité, si elle faisait la moindre faute, même involontaire.

Que l'on me permette de rapporter un fait, témoignant de ce trait de caractère et montrant à quel point la sincérité dominait en elle sa retenue naturelle et les exigences de l'étiquette. Un jour, alors que je n'étais encore qu'évêque auxiliaire à Moscou, elle me proposa de présider une société composée uniquement de laïcs et n'ayant pas de rapport direct avec l'Église dans ses objectifs. Je me troublai, ne sachant que répondre. Elle comprit immédiatement ma situation. « Pardonnez-moi, dit-elle résolument, j'ai dit une sottise », me tirant ainsi d'embarras.

La position de la grande-duchesse, en même temps que son accessibilité, attirait de multiples organisations ainsi que de multiples solliciteurs recherchant son aide, son patronage ou son entremise devant les représentants du pouvoir moscovite ou central. Elle prêtait l'oreille à toutes les demandes, sauf aux requêtes à caractère politique,

qu'elle rejetait toujours, estimant l'ingérence dans la politique inconciliable avec son nouvel état.

Voici en quoi consiste une affaire mal connue, même de ceux qui y furent mêlés de près. Au cours de la préparation du programme des festivités liées au centenaire de la Guerre patriotique [1812, contre Napoléon], les membres de la commission spéciale disputèrent longuement des cérémonies du 30 août, dernier jour du jubilé à Moscou où, selon le cérémonial, le souverain devait arriver de Borodino. Le représentant du ministère de la Cour avait proposé de mettre au centre de la journée la visite du tsar au musée d'Artisanat, sans aucun lien avec les événements historiques de 1812. D'autres soutenaient mon projet, qui prévoyait la célébration d'un Molében solennel sur la Place Rouge, en ce jour saint où la Russie fête saint Alexandre Nevski. Ce projet s'inscrivait tout naturellement dans la ligne des festivités et répondait au sacrifice historique du peuple russe, accompli sous la bannière de l'Église cent ans plus tôt. Le parti adverse, cependant, refusait énergiquement de renoncer à son plan, se couvrant, comme d'une armure inaltérable, de « la volonté impériale », qui était naturellement difficile à vérifier. Mes partisans et moi-même, en tant que représentant du clergé, n'eûmes plus qu'à nous soumettre à l'inévitable.

Je fis part de ce conflit à la grande-duchesse lors d'un entretien. Ayant écouté mon récit avec une réelle émotion, elle dit : « Je vais essayer d'écrire à l'empereur à ce sujet, car, dit-elle avec un fin sourire, il nous est tout permis, à nous les femmes. » Une semaine plus tard, elle me fit savoir que le souverain avait modifié le programme dans le sens qui me convenait. Le jour du 30 août demeure dans toutes les mémoires comme l'image majestueuse, bouleversante d'une célébration à la fois liturgique et patriotique de tout le peuple. Et c'est à la grande-duchesse que Moscou devait ce spectacle, montrant par là son dévouement à l'Église en même temps qu'un profond sens de l'histoire, véritablement russe.

Avec le déclenchement de la guerre, elle se dévoua corps et âme au service des malades et des blessés, qu'elle visitait personnellement, non seulement dans les lazarets et sanatoriums de Moscou, mais également sur le front. La calomnie ne l'épargna cependant pas plus que la défunte impératrice, les accusant de compassion superflue pour les prisonniers allemands blessés. La grande-duchesse supporta cette amère vexation, totalement injustifiée, avec sa magnanimité ordinaire.

Lorsque la tempête révolutionnaire éclata, elle l'accueillit avec un calme et une maîtrise de soi exceptionnels. Elle semblait se tenir sur un rocher inébranlable et observer de là sans crainte les vagues se déchaîner autour d'elle, fixant son œil spirituel sur les lointains éternels.

Elle n'avait pas le moindre ressentiment contre les fureurs de la foule déchaînée. « Le peuple est un enfant, il n'est pas coupable de ce qui se passe, disait-elle avec douceur, il est induit en erreur par les ennemis de la Russie. » Même les souffrances et les humiliations subies par les membres de la famille impériale, dont elle était si proche, ne la décourageaient pas. « Cela servira à leur purification morale et les amènera à Dieu », fit-elle un jour remarquer avec une lumineuse quiétude. Elle ne souffrit profondément pour cette famille qui lui était doublement chère que lorsque celle-ci fut prise dans les épines de la calomnie, particulièrement en temps de guerre. Afin de ne pas donner de prétexte à de nouvelles médisances, la grande-duchesse s'efforçait d'éviter ces thèmes. Si la curiosité malsaine des oisifs les faisait toucher trop directement ce délicat problème, elle lui opposait immédiatement un silence expressif. Une seule fois, de retour de Tsarskoe Selo, elle laissa tomber : « Ce scélérat [Raspoutine] veut me séparer d'eux. Grâce à Dieu, il n'y arrive pas. »

Le charme qui émanait d'elle était si grand qu'il en imposa même aux révolutionnaires, venus inspecter la Demeure Marthe-et-Marie. L'un d'entre eux (un étudiant, visiblement) loua même la vie des sœurs, disant ne remarquer aucun luxe ; partout règnent l'ordre et la propreté, qui n'ont rien de répréhensible. Voyant sa sincérité, la grande-duchesse se mit à discuter avec lui des différences entre l'idéal chrétien et l'idéal socialiste. « Qui sait, peut-être poursuivons-nous le même but par des chemins différents », conclut son interlocuteur inconnu, touché de ses arguments, avant de quitter la Demeure. « Nous ne sommes pas encore dignes de la couronne du martyr », répondit la supérieure à ses sœurs qui la félicitaient d'un premier contact aussi favorable avec les bolcheviks. La couronne n'était plus très loin d'elle...

Pendant les derniers mois de 1917 et au début de 1918, le pouvoir soviétique, à l'étonnement de tous, laissa la Demeure Marthe-et-Marie et sa supérieure disposer d'une entière liberté, les soutenant même en assurant le ravitaillement de la Demeure. L'arrestation inopinée et la déportation de la grande-duchesse à Iekaterinbourg, survenues pendant les fêtes de Pâques, n'en parurent que plus brutales et plus inattendues. Le patriarche Tikhon tenta vainement d'obtenir sa libération par le biais des organisations ecclésiastiques avec lesquelles le pouvoir soviétique avait été forcé de compter pendant les premiers temps. La déportation de la grande-duchesse n'avait d'abord pas été sans un certain confort logée dans un monastère de femmes, elle bénéficia de la sincère compassion des moniales. Sa plus grande consolation était de pouvoir assister librement à tous les offices ; sa position empira largement après son transfert à Alapaïevsk, où, avec sœur Barbara, fidèle compagne jusque dans la mort, et d'autres grands-

ducs partageant son sort, elle fut emprisonnée dans l'une des écoles de la ville. Elle conserva cependant la force intérieure qui la caractérisait, envoyant de temps à autre des paroles de soutien et de consolation aux sœurs de sa Demeure, profondément affligées à son sujet. Jusqu'à la nuit fatale du 5/18 juillet. Cette nuit-là, les détenus impériaux et leurs proches furent réveillés brusquement. Avec eux, avec sœur Barbara, sa vaillante compagne désormais entrée dans l'histoire, elle fut emmenée hors de la ville en automobile et, selon toute vraisemblance, enterrée vivante dans l'une des mines environnantes.

Les résultats des fouilles organisées par la suite montrent qu'elle s'efforça jusqu'à la dernière minute de venir en aide aux grands-ducs blessés. Les paysans des environs, ayant observé de loin l'exécution d'inconnus entendirent longtemps un chant mystérieux, s'élevant de sous la terre. C'était elle, la martyre, qui chantait pour elle et pour les autres les prières des mourants, avant que « lâche le fil d'argent, que la coupe d'or se brise » (Ec 12,6) et que ne retentissent enfin pour elle les chœurs angéliques. Ainsi la couronne tant désirée du martyr vint-elle ceindre son front, la faisant rejoindre le chœur de ceux dont parle l'apôtre Jean, qui contempla les mystères : « Après quoi, voici qu'apparut à mes yeux une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, de toute nation, race, peuple et langue ; debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, des palmes à la main. [...] Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve : ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau » (Ap 7, 9-14).

Elle était passée sur la terre comme une divine apparition, laissant après elle une traînée éblouissante. Son martyr, celui de ceux qui souffrirent avec elle pour la terre russe, apparaît également comme rédemption pour l'ancienne Russie et fondement pour la nouvelle, érigée sur les reliques des nouveaux martyrs. Ces modèles ont une signification éternelle ; leur apanage : éternelle mémoire au ciel et sur la terre. Ce n'est pas en vain que la voix populaire l'avait canonisée dès son vivant.

Comme récompense de ses mérites sur la terre, et plus particulièrement de son amour pour la Terre sainte, ses reliques (trouvées absolument exemptes de corruption dans la mine, selon les témoins) devaient reposer au lieu même de la passion et de la résurrection du Sauveur. Exhumées sur ordre de l'amiral Koltchak avec les corps des autres membres de la famille impériale exécutés en même temps que la grande-duchesse (le grand-duc Serge Mikhaïlovitch, les princes Jean, Igor et Constantin Constantinovitch, le prince Vladimir Paley, fils du grand-duc Paul Alexandrovitch) et ceux de la sœur Barbara furent transférés d'abord à Irkoutsk, puis à Pékin, où ils restèrent re-

lativement longtemps dans l'église du cimetière de notre mission. De là, grâce aux bons soins de la sœur de la défunte, la princesse Victoria, marquise de Milford-Haven, à laquelle elle avait été étroitement liée, son cercueil et celui de la sœur Barbara furent transportés à Jérusalem par Shanghai et Suez. Le 15 janvier 1920, les corps des deux martyres unies dans la mort furent triomphalement accueillis à Jérusalem par les autorités anglaises, les clergés grec et russe, la nombreuse colonie russe et les populations locales. Deux jours plus tard, eut lieu l'inhumation, célébrée par le patriarche Damien, chef vénéré de l'Église de Sion, avec un grand concours de clercs.

La grande-duchesse a trouvé sa dernière demeure dans une crypte placée juste sous l'église russe Sainte-Marie-Madeleine, qui semble avoir été prévue à cet effet. Cette église, bâtie en mémoire de l'impératrice Maria Alexandrovna par ses augustes enfants, n'était pas étrangère à la défunte : elle avait assisté à sa dédicace avec le grand-duc Serge en 1888. C'est la plus élégante de nos églises en Palestine. Elle est située sur le flanc pittoresque du Mont des Oliviers et attire de loin le regard avec ses formes hautes en couleur, typiquement russes, transportant en pensée le visiteur en Russie, à la fois si lointaine et si proche de la Terre sainte. La défunte martyre n'aurait pu faire de meilleur choix pour sa dernière demeure, si elle avait su qu'elle devrait provisoirement reposer loin de sa Demeure de miséricorde, où elle s'était préparée une tombe.

Ici, tout correspond à son esprit : les coupoles dorées de l'église, jouant au soleil entre le vert des oliviers et des cyprès, l'ornement intérieur de l'église, traduisant l'inspiration artistique de Verechtchaguine, le caractère même des saintes images, comme pénétrées des rayons de la résurrection du Christ. Plus près encore, plus cher à son cœur, le parfum des Lieux saints dont est comme enveloppé le sanctuaire : en contrebas de celui-ci se développe une vue unique en son genre sur la Ville sainte, dominée par la majestueuse coupole du Saint-Sépulcre, à son pied le jardin de Gethsémani, où souffrit et pria jusqu'à se couvrir d'une sœur de sang le Divin Martyr, puis Gethsémani, où fut ensevelie la Mère de Dieu ; à gauche, à peine cachée par les replis des montagnes, on devine Béthanie, la véritable demeure de Marthe et de Marie, les sœurs de Lazare que le Seigneur rappela de la tombe ; tout en haut l'église Sainte-Marie-Madeleine vient couronner le Mont des Oliviers, d'où le Sauveur ressuscité s'éleva dans la gloire, afin d'annoncer à tous ceux qui demeurent fidèles à Dieu jusqu'à la mort dans les épreuves « Le vainqueur sera donc revêtu de blanc ; et son nom, je ne l'effacerai pas du livre de vie. [...] Le vainqueur, je lui donnerai de siéger avec moi sur mon trône, comme moi-même, après ma victoire, j'ai siégé avec mon Père sur son trône » (Ap 3,5.21).

Texte publié dans (l'archevêque) Anastase,
Svetlo pamiati velikoi kniaguini Elizavety Feodorovny
[Souvenir lumineux de la grande-duchesse Élisabeth],
Jérusalem, 1925.

Une Beauté si Pure

Je vous regarde et je l'apprécie toujours
 Vous êtes si belle, les mots ne peuvent le dire !
 Oh ! Je suis sûr qu'une telle beauté abrite
 Une âme qui est merveilleuse aussi.
 La profondeur de la modestie et d'une paisible tristesse
 Est dans vos yeux d'une beauté si pure,
 Vous êtes aussi calme et tranquille qu'un ange ;
 Et comme dame, douce et sage.

Parmi les nombreux péchés terrestres et les maux
 Ne laissez rien troubler votre âme pure,
 Et chantons tous des louanges au Créateur
 Qui a donné une telle beauté à une âme divine !

Poème du grand-duc Constantin Constantinovitch Romanov
 inspiré par la grande-duchesse Élisabeth Feodorovna (1884)

LA DEMEURE DE MISÉRICORDE

MARTHE-ET-MARIE

« SEIGNEUR, BÉNIS »

1. Aménagement de la Demeure.

La Demeure Marthe-et-Marie a ouvert ses portes officiellement le 10 février 1909. Les deux années qui précédèrent, l'auguste fondatrice, S.A.I. la grande-duchesse Élisabeth Feodorovna a conçu et élaboré une règle temporaire, approuvée par la suite comme permanente. L'auguste fondatrice a établi sa Demeure dans la propriété qu'elle avait acquise sur la rue Bolschaïa Ordynka, composée de quatre maisons et d'un grand jardin.

Les maisons ont été équipées de la façon suivante : la grande maison à un étage et mezzanine donnant sur la rue avec une sortie côté cour comporte au rez-de-chaussée le réfectoire des sœurs, la cuisine, le garde-manger et autres locaux nécessaires à la bonne marche de la maison ; l'hôpital avec ses quatre chambres, deux chambres pour les opérés, la salle d'opération, la salle de soins et la salle de bains sont au premier étage. Les sœurs logent dans la mezzanine. La maison disposait également d'un jardin d'hiver, transformé en chapelle, d'abord temporairement, puis définitivement en tant qu'église de l'hôpital. D'un côté de l'hôpital se trouve la maison de la supérieure, de l'autre la pharmacie et le dispensaire, au-dessus duquel sont aménagés des locaux pour les sœurs. L'aumônier loge au premier étage de la quatrième maison, au rez-de-chaussée de laquelle sont les classes où étudient les fillettes de l'orphelinat Marthe-et-Marie. L'école du dimanche et la bibliothèque sont également aménagées dans ces classes.

À l'ouverture de la Demeure Marthe-et-Marie, la maison ne comptait que six sœurs. Au cours de l'année, leur nombre a atteint trente et ne cesse d'augmenter. En 1911, il a fallu construire un bâtiment à deux étages. Les sœurs sont logées au premier et au deuxième étage ; le dortoir de l'orphelinat, les ateliers et la lingerie sont situés au premier étage. En dehors de la maison du prêtre, tous les bâtiments sont reliés entre eux, ce qui permet d'en faire le tour sans sortir. Le foyer des sœurs a été construit grâce aux dons de la défunte M. F. Morozova et de ses héritiers I.A. et K.F. Kolesnikov.

En 1909, l'auguste fondatrice a également acheté un terrain attenant au jardin de la Demeure. Une partie de la maison qui y est située a été aménagée pour les assistés, une autre pour les personnes venant faire une retraite à la Demeure.

2. La Communauté.

Le 9 avril 1910, son éminence Triphon a consacré dix-sept sœurs (dont S.A.I. la grande-duchesse) selon le rite approuvé par le Saint-Synode. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle conventuelle. Le lendemain, 10 avril, son excellence le métropolite de Moscou Vladimir a élevé au rang de supérieure S.A.I. la grande-duchesse Élisabeth au cours de la liturgie. D'autres consécration ont eu lieu en octobre de la même année et en avril 1913.

Sont acceptées les veuves et les jeunes filles de confession orthodoxe de vingt et un à quarante ans, désireuses de consacrer leur vie au service de Dieu et du prochain. Les jeunes filles de moins de vingt et un ans souhaitant entrer à la Demeure et répondant à toutes les exigences peuvent être reçues comme postulantes. La Demeure exige : 1) la fermeté spirituelle, le désir d'accepter avec humilité et patience toutes les obédiences imposées aux sœurs au nom du Seigneur auquel elles apportent leurs forces et leur labeur ; 2) une bonne santé, nécessaire aux travaux effectués par les sœurs. Pour cette raison, les femmes de plus de quarante ans ne sont pas acceptées, leur capacité de travail étant moindre : la Demeure se verrait dès le début forcé d'établir un hôtel-Dieu. La Demeure disposera de toute façon d'un foyer pour les sœurs âgées et fatiguées.

Les sœurs sont réparties en sœurs portant la croix (déjà consacrées), novices et postulantes.

Lors de leur entrée à la Demeure, toutes les sœurs reçoivent un chapelet. Elles sont tenues de dire chaque jour 100 prières de Jésus. Les novices ne portent pas le chapelet en vue, les professes, l'ayant reçu une seconde fois lors de leurs vœux, le portent à la main gauche.

Les novices portent un grand fichu blanc couvrant complètement le front. Les dimanches et jours de fête, elles mettent une robe de coton blanc. Les postulantes portent une robe de coton grise et un fichu blanc.

3. L'Œuvre de la Communauté.

Les obédiences imposées aux sœurs sont les suivantes : église, soins médicaux, confection des prosphores, pharmacie, couture, ménage, achats, nettoyage, enseignement, etc. Par ailleurs, toutes les sœurs sans exception sont tenues de visiter les malades, leur apportant autant que possible un soulagement spirituel et physique, l'objectif prin-

cipal de la Demeure étant d'aider les pauvres à domicile et de partager leurs afflictions.

Les visites à domicile n'ont réellement commencé qu'en 1913. Auparavant les sœurs s'y préparaient sous la direction de la fondatrice et de l'aumônier, assistant aux conférences et apprenant des rudiments de médecine. Les sœurs infirmières suivent un cours de médecine plus spécialisé sous l'égide de médecins expérimentés mettant leurs connaissances en pratique dans le cadre de l'hôpital ou du dispensaire. Toutes les autres sœurs doivent suivre un cours de premiers soins. En visitant les pauvres, elles sont parfois amenées à donner des soins d'urgence. Les conditions de vie de ces appartements misérables ne permettent pas, cependant, de soigner les grands malades alités et les sœurs tentent alors de leur trouver une place dans un hôpital, lorsque celui de la Demeure est plein. Elles s'occupent également du placement d'enfants dans des orphelinats et cherchent du travail pour les chômeurs. Elles apportent parfois une aide financière en payant une nuitée, la location d'une machine à coudre, l'instruction des jeunes filles élèves de tel ou tel cours, un billet de retour au pays. Elles distribuent également aux enfants des vêtements, chauds ou non.

En même temps, les sœurs s'efforcent naturellement avant tout d'apporter une aide morale et spirituelle. Les malheureux vivant dans un coin ont besoin plus que d'autres d'aide spirituelle. Une bonne parole, dite avec amour, revigore et donne la force de continuer sans se révolter contre cette vie de travail et d'afflictions en espérant dans la miséricorde de Dieu et des jours meilleurs.

Avec la bénédiction du Seigneur, ces travaux ont commencé à porter des fruits consolants, ce qui donne aux sœurs la vigueur de continuer leur travail avec joie et amour, au nom du Christ.

À compter de l'automne 1913, les sœurs ont étendu leurs activités au célèbre marché Khitrovka de Moscou. Faisant le tour des asiles de nuit, elles ont fait des pansements et ont parfois réussi à diriger les enfants vers des orphelinats, à trouver un travail aux chômeurs n'ayant pas encore été happés par le tourbillon de la déchéance morale.

4. Les Églises.

La Demeure Marthe-et-Marie a deux églises. Leurs autels comportent des reliques de saint Alexis de Moscou, de sainte Élisabeth et de saint Jean Climaque.

La première église, chapelle de l'hôpital, existe depuis l'ouverture de la Demeure. Elle est dédiée aux saintes Marthe et Marie, patronnes célestes de la Demeure et a été consacrée le 9 septembre 1909 par l'évêque Triphon. Matin et soir les sœurs y lisent les prières, les offices y

sont célébrés pendant toute la semaine, sauf les samedis et les dimanches, où ils sont célébrés dans l'église principale.

La seconde église, dédiée à la Protection de la Mère de Dieu a été conçue par l'architecte A. V. Chtchoussev. Les fresques sont de l'académicien M. V. Nesterov. L'église a été consacrée le 8 avril 1912 par le métropolite Vladimir de Moscou, assisté des évêques Triphon et Anastase.

Une troisième église, dédiée aux Puissances célestes et à tous les saints, future nécropole des sœurs est actuellement en projet.

5. Œuvres fondées par la Demeure.

1. Un hôpital à 22 lits. Chaque lit coûte 5 000 roubles. L'hôpital est dirigé par A. I. Nikitine, médecin conventuel et docteur en médecine, qui enseigne aux sœurs à soigner les malades. Un médecin de garde est toujours présent à l'hôpital. Les cours sont dispensés gratuitement par le professeur A. A. Kornilov, F. I. Berezkin, A. I. Miassœdov et J. N. Tcherniavskaja, qui enseigne l'art du massage. Les opérations sont effectuées gratuitement par F. I. Berezkin et A. F. Ivanov. La bibliothèque de l'hôpital possède 200 volumes. L'auguste fondatrice ne souhaite pas élargir l'hôpital, les sœurs étant appelées avant tout à visiter les pauvres et les malades à domicile.

2. Un dispensaire pour les pauvres. Les médicaments y sont délivrés gratuitement, ainsi que les piqûres, les massages, électrisations, etc. Le dispensaire possède 6 cabinets où travaillent bénévolement 34 médecins se relayant au cours de la semaine. L'an passé, 1913, ont été données 10 814 consultations. Pour l'édification morale des malades, le dispensaire possède une bibliothèque ambulante. Des brochures et des feuillets y sont à la disposition de tous. Le dispensaire peut être élargi à tout moment en fonction des besoins.

3. Une pharmacie, qui dispense gratuitement des médicaments aux pauvres et à tous avec la réduction propre aux pharmacies caritatives.

4. Un foyer pour 18 fillettes, toutes orphelines, se préparant à rejoindre les rangs des sœurs. Si la vocation leur fait défaut, elles pourront être placées n'importe où, car elles reçoivent une formation complète, y compris médicale.

5. Une école du dimanche pour les jeunes filles et les femmes ouvrières d'usine, analphabètes ou illettrées. Elles viennent à la Demeure le dimanche à 1 heure, étudient jusqu'à 3 heures. Elles goûtent ensuite de thé et de pain, avant de prendre leur leçon de chant ou de lecture. Elles assistent ensuite à l'office et prennent part au chant de l'acathiste. Ces jeunes filles et femmes passent ainsi leur

jour de repos dans une ambiance moralement saine et non à bavarder ou à se livrer, peut-être, à des divertissements pernicieux. En 1913, 75 personnes ont suivi ces cours. L'enseignement y est assuré, comme à l'orphelinat, par les sœurs sous la direction du P. E. Sinadski.

6. Une bibliothèque possédant plus de 2 000 volumes. Le prêt est gratuit. La bibliothèque compte plus de 100 abonnés.

7. Un réfectoire pour les pauvres. Plus de 300 repas sont quotidiennement distribués aux pauvres, principalement des femmes pauvres, mères de famille nombreuse et travailleuses journalières. Les sœurs connaissent personnellement ces familles qu'elles ont visitées. Les repas sont servis à midi et vers 6 heures du soir, en fonction de l'heure à laquelle les ouvrières rentrent du travail. Il arrive que des bienfaiteurs commandent un repas à la mémoire de leurs défunts en faveur des pauvres. Ce jour-là, les défunts sont commémorés à l'église de la Demeure. Le repas revient à 5 kopeks par personne. Le réfectoire est tenu par les sœurs. En 1913, 139 443 repas ont été servis.

En dehors de ses murs, la Demeure Marthe-et-Marie possède deux fondations :

8. « L'obole des enfants », cercle d'enfants et d'adultes qui se réunissent tous les dimanches au palais Nicolas et travaillent en faveur des enfants pauvres. Ceux qui le désirent peuvent poursuivre leurs travaux chez eux. En 1913, plus de 1 800 enfants ont été habillés. Des dons permettent d'acheter des chaussures d'enfants, le tissu est offert par de bonnes gens, permettant de confectionner des vêtements commandés à des femmes pauvres. Tout ce qui est confectionné dans le cadre du cercle est redistribué aux enfants pauvres, dont les sœurs ont constaté les besoins.

9. Un foyer de jeunes ouvrières. De mauvaises conditions de vie, un mauvais logement (cave...) entraînent souvent leur perte. Plusieurs places ont été réservées pour les étudiantes pauvres, qui périssent souvent d'une mauvaise santé ou du manque de nourriture. Une sœur de la Demeure loge au foyer, qui possède également une bibliothèque de 200 ouvrages. L'aumônier de la Demeure s'y rend chaque semaine, célèbre des Molebens et s'entretient avec les jeunes filles. Avec l'aide du Seigneur, si de bonnes gens répondent à notre appel, la Demeure Marthe-et-Marie rêve de bâtir sur son territoire un grand immeuble avec des appartements bon marché pour ces personnes. Pour un loyer modique, les jeunes ouvrières disposeraient d'un toit et d'une nourriture saine. Leur bonne santé physique et morale serait ainsi assurée. Cette maison posséderait un amphithéâtre où des conférences auraient lieu de temps en temps. En temps ordinaire, les locataires pour-

raient y trouver de bons livres et occuper à bon escient leurs loisirs avec l'aide des sœurs.

Pendant trois ans, la Demeure a entretenu hors les murs une maison pour les femmes atteintes de tuberculose. Depuis l'ouverture d'une section spécialement créée pour ces malades, la Demeure a fermé ce refuge.

Tous les dimanches d'hiver, l'église de la Demeure accueille le peuple pour des conférences suivies d'un office chanté par tous. Tous les évêques du diocèse de Moscou y ont volontiers pris part. Certains membres du clergé y tiennent également des conférences, qui attirent toutes les couches de la société. Le dimanche, bien avant l'heure prévue, la foule se presse aux portes de la Demeure de miséricorde, dans l'attente de l'ouverture de l'église.

6. Composition de la Demeure.

Supérieure : S. A. I. la grande-duchesse Élisabeth Feodorovna

Aumônier : archiprêtre Mitrophane Srebriansky

Trésorière : Valentina Sergueievna Gordeeva

Un vicaire, le P. Eugène Sinadski et un diacre, M. Sytnik.

Un médecin : le docteur en médecine A. I. Nikitine.

Quatre-vingt-dix-sept sœurs, réparties comme suit : une doyenne, une secrétaire, une sœur chargée des achats, une sœur coordonnant les œuvres de charité à l'extérieur de la Demeure, 27 chantres et sacristines, qui travaillent également aux ateliers de couture, 5 sœurs chargées de la confection des prosphores, 26 infirmières, 6 pharmaciennes, 3 sœurs chargées de l'orphelinat, 5 sœurs chargées du réfectoire, 3 lingères, 5 cuisinières, 2 sœurs attachées à la personne de la supérieure, 4 sœurs chargées du ménage, 2 hôtelières, 4 sœurs travaillant au réfectoire des pauvres, 1 sœur chargée du foyer de jeunes filles.

7. Une journée dans la Demeure de Miséricorde.

Les sœurs se lèvent à 6 heures du matin et procèdent au rangement des locaux. À 7 h 30, elles se rendent à la chapelle de l'hôpital pour la prière, après laquelle l'aumônier ou le vicaire, qui se relayent chaque semaine, lisent quelques versets de l'Évangile et des épîtres apostoliques, ainsi qu'un psaume qu'ils commentent souvent ensuite. Les sœurs reçoivent ensuite la bénédiction du prêtre, saluent la supérieure et prennent le thé avant de se rendre à leurs obédiences. Celles qui sont libres restent à l'église et assistent à la liturgie.

Les sœurs qui en sont chargées chantent et lisent dans les deux églises. La Demeure utilise le chant monastique, très rarement le chant de concert. Les chantres travaillent également à l'atelier de couture où elles confectionnent les vêtements nécessaires aux sœurs.

Après la prière, les sœurs vaquent donc à leurs occupations. Les unes se rendent à l'hôpital dans l'attente du médecin, d'autres au dispensaire où les attendent les malades auxquels ont été prescrits des piqûres, des massages, des électrisations, etc. D'autres encore vont à l'école, à la cuisine, à leur ménage et se mettent au travail.

Deux fois par semaine, de 11 à 12 heures, l'aumônier donne aux sœurs une leçon de catéchisme ou de patristique. Les sœurs se préparent à la communion lors de chaque carême, soit 4 fois par an, plus souvent pour celles qui le désirent.

Le déjeuner est à 12 h 30. La vie du saint du jour est lue au cours du repas. La nourriture est donnée en fonction des prescriptions liturgiques. Le thé est servi à 4 heures. Les vêpres suivies des matines sont célébrées à 5 heures ; y assistent les sœurs libres. Le dîner est servi à 19 h 30. Les samedis et jours d'avant fête sont célébrées les vigiles. À 21 heures, a lieu la prière du soir, après laquelle les sœurs se retirent dans leur cellule avec la bénédiction de la supérieure. Elles se couchent à 22 h 30. À 23 heures, les lumières s'éteignent.

Les sœurs ayant besoin d'un soutien spirituel peuvent se rendre chez la supérieure ou l'aumônier à certaines heures de la journée.

Quatre fois par semaine, un acathiste est lu au cours des vêpres dans l'église conventuelle : le dimanche, acathiste au Sauveur, le lundi à l'archange Michel et toutes les puissances célestes, le mercredi aux saintes femmes Marthe et Marie, le vendredi à la Mère de Dieu ou à la Passion du Christ.

Actuellement et à l'avenir, les sœurs sont tenues de se rendre au monastère du Miracle pour les fêtes de saint Alexis le 12 février et le 20 mai afin d'assister à la liturgie et aux vigiles. Le 4 février, jour de sa mort, elles se rendent sur la tombe du grand-duc Serge.

Les dimanches et jours de fête, les sœurs portent un vêtement de coton blanc. Leur habit de travail est en coton gris. Il est coupé comme une soutane, tombant d'une pièce sur le devant, s'attachant sur le côté avec des manchettes blanches. Les sœurs déjà consacrées portent une guimpe blanche de type monastique recouverte d'un voile de laine gris. Elles portent au cou une croix de cyprès, retenue par un ruban blanc et portant l'image du Sauveur et de la Protection de la Mère de Dieu sur l'endroit, celle des saintes Marthe et Marie à l'avant avec l'inscription : « Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force et ton prochain comme toi-même. » Les sœurs reçoivent cette croix lors de leur consécration au cours de laquelle elles font pour

un temps impartit vœu de servir Dieu et leur prochain, se soumettant en tout à la règle de la Demeure.

8. En Conclusion.

L'une des obédiences principales des sœurs est de visiter les pauvres. Chaque jour, quelques sœurs se rendent chez les pauvres en fonction de leurs obédiences, allant toujours par deux, dans différents quartiers de la ville. L'auguste supérieure reçoit jusqu'à 12 000 demandes par an ; une partie d'entre elles est vérifiée par les sœurs. Certains pauvres leur sont également indiqués par des tiers. Dans tous les cas, il faut visiter, aider, consoler, soigner, etc. Tout est fait avec amour, au nom du Seigneur et avec l'intention, autant que possible, d'apporter au moins une goutte d'aide, cette goutte dont le Seigneur disait « Qui-conque donnera à boire à l'un de ces petits ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche [...] ne perdra pas sa récompense » (Mt 10,42).

Que le Seigneur aide la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie à poursuivre son modeste labeur dans la vigne du Seigneur. Si de bonnes gens viennent de tous côtés à son aide, espérons que l'œuvre s'épanouira, que le petit buisson grandira, qu'il deviendra un grand arbre portant du fruit.

Les sœurs de la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie peuvent être appelées religieuses. En cas de guerre, elles ne peuvent suivre un régiment, rôle réservé aux sœurs de la Croix-Rouge. Leur devoir est d'aider les pauvres et les malheureux de Moscou, d'apporter leur aide en cas d'épidémie ou de catastrophe. Avec le temps, si le Seigneur nous aide à bâtir des dépendances, les sœurs pourront travailler en dehors de Moscou.

À l'époque des premiers chrétiens, les œuvres de charité étaient assurées par les diaconesses. Elles se divisaient en 1) diaconesses ordonnées, servant à l'église lors des offices et 2) diaconesses d'habit, occupées aux œuvres de charité. Les sœurs de la Demeure Marthe-et-Marie peuvent être rapportées à ces dernières.

La Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie espère à l'avenir ouvrir un skite en dehors de Moscou où pourraient se retirer les sœurs âgées qui le désirent et cela avec l'accord du conseil de la Demeure. Tonsurées, elles pourraient y passer les dernières années de leur vie dans la prière et le service exclusif de Dieu.

Pour les autres sœurs âgées, comme cela a été dit ci-dessus, un hôtel-Dieu sera bâti dans l'enceinte de la Demeure.

D'après : *Marfo-Mariinskaïa obitel' miloserdia*
[La Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie],
Moscou, 1914.

ÉCRITS SPIRITUELS

DE LA DEMEURE MARTHE-ET-MARIE

Petit livret d'écrits spirituels édité par la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie, du vivant de la grande-duchesse Élisabeth. D'après : Marfo-Mariinskaïa obitel' miloserdia [La Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie], Moscou, 1914. Ces écrits ne sont pas signés, mais on peut bien penser qu'ils soient de la plume de mère Élisabeth, ou qu'ils furent approuvés par elle et qu'ils reflètent donc sa pensée.

« L'ESPRIT VIVIFIÉ » (Jn 6,63)

« Frères, priez pour nous. »

Lorsque vous prendrez ce livre en main, cher lecteur, priez pour nous ; nous vous le demandons instamment, à l'exemple des premiers chrétiens qui vivaient et travaillaient pour Dieu et pour le prochain, puisant leurs forces dans la prière de leurs frères. Les apôtres écrivaient : « Priez les uns pour les autres » (Jc 5,16). Ainsi, une fois encore, tendant vers vous les mains, nous demandons votre clémence spirituelle, à la manière des pauvres auxquels nous avons consacré notre vie : « Frères, priez pour nous. » Afin que vous sachiez qui vous adresse cette prière et pourquoi, nous allons vous raconter comment est apparue la Demeure Marthe-et-Marie et à quelle fin.

Le nom de la Demeure renvoie aux saintes Marthe et Marie, patronnes célestes des sœurs ouvrières de notre jeune fondation. Le mot « demeure » invite à ouvrir son cœur pour recevoir le Christ miséricordieux.

« LE MAÎTRE EST ICI ET IL T'APPELLE » (Jn 11,28)

Ainsi Marthe a-t-elle appelé sa sœur Marie à l'heure si pénible où elles pleuraient leur frère Lazare. Avant cela, les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » [...] Jésus dit : « Cette maladie ne conduit pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié. » Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare. (Jn 11,3-5).

Combien consolant et édifiant est le chapitre XI de l'évangile selon saint Jean sur la résurrection de Lazare, qui annonce la résurrection du Sauveur et la nôtre ! Combien de sagesse et d'amour chez le divin Ami ! Avec quelle netteté le caractère des deux sœurs, Marthe et Marie, est-il dessiné ! [...]

Marthe est pleine de vie, son amour est actif, elle est toujours prête à servir le Christ. Il l'arrête même dans son élan : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes [...] de bien des choses » (Lc 10,41). Elle n'a pas encore compris qu'il est des moments dans la vie où les besoins du corps s'effacent devant ceux de l'âme, où l'âme « vaut plus que la nourriture » (Mt 6,25).

La douce Marie, elle, était toute à la contemplation.

Et Marthe « partit à sa rencontre, tandis que Marie restait à la maison » (Jn 11,20). Tant d'amour et de foi dans leur service et leur humilité ! Admirez avec quelle fermeté Marthe confesse sa foi. Lorsque Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera », Marthe répond : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour à la résurrection ». Jésus lui dit alors : « Moi je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, il vivra. Et tout homme qui vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Elle répondit : « Oui, Seigneur, tu es le Messie, je le crois, tu es le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde. » On la comparera aisément à l'apôtre Pierre répondant à la question du Sauveur « Et vous, qui croyez-vous que je suis ? » Simon Pierre déclara : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant. » Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara : « Heureux es-tu Simon, fils de Jonas, ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux » (Mt 16,15-17).

Marie, toute humble, toute dévouée au Christ, était restée à la maison. Combien humble et profonde est sa foi, avec quelle piété écoutait-elle les paroles du Sauveur, elle qui, pressentant sa mort prochaine, « avait pris une livre d'un parfum très pur et de très grande valeur, elle versa le parfum sur les pieds de Jésus » (Jn 12,3), préparant ainsi son ensevelissement.

Nous avons choisi ces saintes sœurs comme patronnes de notre demeure dans le désir d'acquérir leurs admirables vertus et de donner notre vie à Dieu et au prochain, de parvenir à la foi et à l'amour dans le service, à la prière dans l'humilité.

« JE SUIS LA SERVANTE DU SEIGNEUR, QU'IL ME SOIT FAIT SELON TA PAROLE » (Lc 1,38)

« Frères, priez pour nous. »

Tournons-nous vers la Mère de Dieu, sous la protection de laquelle nous servons, à l'exemple des premiers chrétiens, qui, après l'ascension de Jésus Christ, cherchaient consolation auprès de la Mère très pure. « D'un seul cœur, ils participaient fidèlement à la prière avec quelques femmes dont Marie, mère de Jésus et avec ses frè-

res » (Ac 1,14). Elle consolait certainement les affligés, elle, la Mère douloureuse de « l'Homme de douleurs » (Is 53,3).

Combien touchant est le récit de ces minutes de douce joie et d'amour maternel, comment lire sans verser de larmes ces pages où la Très Pure, serrant son enfant contre son sein, l'apportant au temple de Dieu, pour entendre cependant la prophétie de Syméon le Juste : « Et toi-même ton cœur sera transpercé par une épée, ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre » (Lc 2,35). Touchante aussi l'humilité avec laquelle elle reçut cette annonce menaçante et « gardait dans son cœur tous ces événements » (Lc 2,5 1), sa patience soumise et calme lorsque vint le temps où « l'épée » transperça finalement son âme à la vue du labeur, des humiliations et des souffrances de son Fils.

Quel exemple attendrissant que celui de son heure dernière, alors qu'elle consolait ceux qui l'entouraient en pleurant. Même à cet instant terrible et doux, elle vivait pour les autres.

Les sœurs de la Demeure de miséricorde Marthe-et-Marie ont recours à sa protection. « Couvre-nous de ton précieux omphore ». Combien de larmes versent-elles en servant Dieu et leur prochain avec abnégation, combien de larmes doivent-elles essuyer aux yeux des malheureux ! Et pour cela elles ont besoin de forces venues d'en haut, elles ont besoin de prières.

« Frères, priez pour nous. »

**« CE N'EST PAS MOI QUI VIS,
C'EST LE CHRIST QUI VIT EN MOI » (Ga 6,2)**

Les opinions diffèrent sur la vie spirituelle. Les uns disent : « Chacun est libre de croire comme il veut. » D'autres affirment : « Mon Dieu, quel insupportable fardeau que cette vie ! » N'est-ce pas de l'orgueil que de croire à sa manière ? Le Seigneur « donne la grâce aux humbles » (Pr 3,34), il « sauve l'esprit abattu » (Ps 33,19). Il était lui-même « doux et humble de cœur » (Mt 11,29).

Notre salut est dans l'humilité. Le Christ observait tous les commandements et « s'est abaissé lui-même, devenant obéissant jusqu'à la mort » (Ph 2,8). Il est notre Maître céleste. Nous n'avons qu'à suivre ses commandements pour être sauvés. « Si vous m'aimez, vous resterez fidèles à mes commandements » (Jn 14,15).

Certes, la vraie vie spirituelle exige certains efforts, mais leurs fruits sont la paix intérieure et la joie dès cette terre. La croix de l'abnégation est d'abord lourde à nos épaules, mais le Seigneur a dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il

prenne sa croix et qu'il me suive » (Mt 16,24). Nous devons la saisir avec douceur et alors, ô miracle, « Mon joug est facile à porter et mon fardeau léger » (Mt 11,30) et la croix sous le poids de laquelle nous pensions crouler glisse peu à peu de notre épaule, se dresse et brille devant nous, nous la saisissons des deux mains et elle nous élève lentement vers le ciel. Ceux qui l'ont éprouvé aiment leur croix, en la portant, ils sont parfois comblés de joie.

Pourquoi le Sauveur parle-t-il tant de la joie, alors que notre vie est si douloureuse ? Sans doute pour que « Ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de joie. Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande » (Jn 15,11-14). « Le fruit de l'Esprit est miséricorde, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga 5,22-23).

Certains ascètes disaient même, lorsque les chagrins les quittaient : « Tu nous as oubliés. » Plus grandes étaient les difficultés, plus facile leur semblait la vie, car ils sentaient alors nettement l'aide de Dieu. Aux heures difficiles, ils se tournaient vers lui avec plus d'ardeur et recevaient pour leur foi l'illumination de la grâce. Il faut passer par l'école de l'expérience pour atteindre à de telles hauteurs. Sans soutien ni direction, ce n'est pas sans dangers.

De tous les arts, le plus difficile est celui de la vie spirituelle. Combien ont péri dans l'illusion spirituelle (l'orgueil), combien se sont découragés et ont abandonné ! Il faut un certain équilibre, de la fermeté, de la patience et une grande humilité, aimer Dieu et lui être parfaitement soumis, alors il nous aidera.

« Je crois Seigneur, viens au secours de mon incrédulité » (Mc 9,14). Qui aidera ceux qui aspirent à mener une vie spirituelle ? Le premier guide et le fondement de tout est la sainte Église elle-même avec ses canons. Le mode de vie de la Demeure « selon la règle » convient à tous, il rend humble, force à renoncer à nos propres idées, il unit les sœurs en une seule famille, les oblige toutes à s'entraider, à prier les unes pour les autres et donne une règle de vie corporelle et spirituelle.

Ensuite, avec la bénédiction de l'Église, les sœurs de la Demeure Marthe-et-Marie ont une mère spirituelle, la supérieure, afin de porter ensemble leur croix. Connaissant les difficultés spirituelles, physiques, familiales, elle doit les consoler et les affermir dans leur travail pour elles-mêmes et pour les autres.

Par la confession fréquente, la communion aux Saints Mystères, l'aumônier leur permet de se rapprocher du

Maître divin et de s'unir à lui. Il les affermit également en leur expliquant le sens de la parole de Dieu, par des conférences, développant et dirigeant ainsi leur vie spirituelle. Par ailleurs, pendant leurs vacances et leurs jours de liberté, elles se rendent en pèlerinage sur la tombe des saints, où elles puisent de nouvelles forces spirituelles, fortifient leur corps et renouvellent leur esprit.

Toute la vie spirituelle de la Demeure est contrôlée par des pères spirituels expérimentés, de sages prêtres et des startsi nommés par les autorités ecclésiastiques aumôniers dans les monastères. Qui ne connaît pas, par exemple, le hiéromoine du grand habit Ambroise d'Optina et d'autres grands ascètes semblables ?

« N'ÉTEIGNEZ PAS L'ESPRIT » (1 Th 5,19)

Peu à peu l'esprit des sœurs se fortifie, elles vont, à la mesure de la cordialité spirituelle dont les a douées le Seigneur, consoler ceux qui souffrent, les conduisant au Dieu Donateur de vie qui, dans sa miséricorde, appelle à lui tous les hommes : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos » (Mt 11,28).

Afin d'accomplir consciencieusement ce devoir sacré, nous devons sanctifier et éclairer nos âmes de l'amour divin et vous en prions plus que jamais : « Frères, priez pour nous. » « Recherchez toujours ce qui est bien, entre vous et avec tout le monde. Soyez toujours dans la joie, priez sans relâche, rendez grâce en toute circonstance : c'est ce que Dieu attend de vous dans le Christ Jésus » (1 Th 5,15-18). Il faut en vérité fonder tout bienfait spirituel sur la reconnaissance envers le Seigneur qui nous permet de le servir dans le prochain.

Il faut monter au Golgotha et, le contemplant, suspendu à la Croix, se dire : « Pour qui a-t-il souffert, lui, le Fils de Dieu innocent ? Pour toi, pour moi, pour eux. »

Qu'est-ce que notre ministère envers le prochain au regard de son ministère ? Sommes-nous donc meilleures que les malheureux que nous voulons aider ?

Le Seigneur connaît nos faiblesses, il connaît aussi nos talents. Il donne « à chacun selon ses capacités » (Mt 25,15). Rappelons-nous la parabole des talents, au chapitre XXV de l'Évangile selon saint Mathieu, voyons comme il châtie sévèrement, lui d'ordinaire si miséricordieux, le serviteur qui « connaissant la volonté de son maître n'a rien préparé ni accompli cette volonté. [...] À qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage » (Lc 12,47-48).

Quelles terribles paroles ! Disons humblement, nous frappant la poitrine : « Seigneur, sois clément envers nous pécheurs ! »

Le Seigneur regarde autrement que nous les péchés, c'est pourquoi les grands ascètes et même les saints, qui nous semblent irréprochables, pleuraient leurs péchés. Plus on est proche du Soleil (Dieu), plus nette semble la tache, c'est pourquoi les péchés sont relatifs et personne ne saurait dire ou même penser « ce bandit est pire que moi » sans pécher gravement. L'orgueil est l'arme du diable, l'humilité appartient à Dieu : « Dieu s'oppose aux orgueilleux, aux humbles il accorde sa grâce » (Jc 4,6).

Combien sont touchants les malheureux que le Sauveur rencontra pendant sa vie terrestre ! Il les éprouvait parfois, afin que nous puissions imiter leur humilité et la force de leur foi. Rappelez-vous l'humilité de la Cananéenne, sa foi dans le Fils de David. qui, savait-elle, allait l'aider. Lorsqu'il lui dit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël », elle s'inclina modestement devant lui et répondit : « Seigneur, viens à mon secours » (Mt 15,25). Il éprouva de nouveau sa foi et son humilité : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens » (Mt 15,26). Elle fit alors cette attendrissante réponse : « C'est vrai, Seigneur, mais justement les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres » (Mt 15,27). Alors le Seigneur lui dit : « Femme, ta foi est grande, que tout se fasse pour toi comme tu le veux ! Et à l'heure même, sa fille fut guérie » (Mt 15,28).

On rencontre encore de telles personnes aujourd'hui.

La foi, dit-on, s'est appauvrie. Elle est encore vivante, mais nous ne la cherchons pas, nous vivons le plus souvent pour nous-mêmes, ce qui nous rend myopes, et nous passons avec nos chagrins auprès des malheurs d'autrui, sans comprendre que « partager son chagrin, c'est l'amoindrir, partager sa joie, c'est l'augmenter ».

Ouvrons nos âmes, afin que le soleil divin de la miséricorde nous réchauffe.

Voici ce que nous avons vu, il y a peu : une cave humide, dans un coin sombre est assise une vieille femme, triste et découragée. La porte s'ouvre, une servante de Dieu entre. Voyant de la compassion sur le visage de sa visiteuse, la vieille femme lui conte sa triste vie... « Ma chère, Dieu t'ouvrira les portes du paradis pour te récompenser de ta patience... – Tu crois ? Je n'ose même pas y penser, mais ce n'est sans doute pas en vain que j'ai prié la Mère de Dieu. Tu es venue me voir, comme un ange du Ciel avec la bonne nouvelle du salut éternel. Maintenant, je vais vivre avec cette espérance. » Dans sa joie spirituelle, elle avait oublié ses douleurs physiques.

De quel repentir et de quelle humilité font preuve les pauvres qui vivent dans le vice, l'alcool, les afflictions, lorsque les touche l'étincelle divine ! Voici, s'arrachant d'une âme éprouvée, quelques mots, recueillis lors d'une visite dans un bouge : « Nous ne sommes pas des hommes, que venez-vous faire chez nous ? » Comme il faut avoir souffert pour en arriver là !

Encore un cas : une femme se tient debout, son pauvre être marqué par le vice et la veulerie, elle est en haillons. On voit qu'elle ne porte pas de croix, mais où est-elle, sa croix ? Lorsque ceux qui l'entouraient demandèrent à la sœur des icônes et des croix, elle se mit à pleurer et s'exclama : « Je ne suis pas digne de porter une croix... » Quelle componction ! Croyons bien qu'à cet instant, le Christ était près d'elle, et avec lui le pardon et le salut.

Le Seigneur voit l'âme. Notre devoir est de servir et de semer, sans attendre de récolte instantanée ni de récompense.

« Des semailles purement humaines aboutissent à une récolte purement humaine, la dégradation définitive ; des semailles spirituelles aboutissent à une récolte spirituelle, la vie éternelle. Ne nous laissons pas de faire le bien, car, le moment venu, nous récolterons si nous ne nous décourageons pas » (Ga 6,8-10).

Il arrive, naturellement, que l'on se moque de nous, que l'on nous offense, que l'on nous trompe, mais cela ne doit pas nous décevoir. Le Christ, Fils de Dieu, n'est-il pas venu dans le monde sauver les pécheurs ? N'a-t-il pas donné sa vie pour sauver ceux qui étaient perdus ? [...] Lui, tout-puissant, plein d'amour et sans péché ! Pour toute récompense, il a été persécuté, calomnié, condamné, mais il n'en continuait pas moins à servir les hommes avant de mourir sur la croix pour nous sauver.

Il est véritablement l'Agneau de Dieu [...] « Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche » (Is 53,7).

Comment ne pas comprendre que si le Seigneur nous aide, nous saurons semer dans l'âme déchue l'étincelle di-

vine, ne serait-ce que pour un instant et par là même éveiller en elle un sentiment de componction, lui donnant à respirer les parfums du Ciel ? C'est là déjà un fruit spirituel et ces fruits peuvent être nombreux, car l'âme du pécheur le plus endurci est vivante, comme le montre l'exemple du bon larron.

Oui, ceux qui s'approchent du Christ vivent avant tout une nouvelle naissance en étant illuminés de l'intérieur par la foi et le repentir. Heureux l'homme dont l'âme pécheresse a été illuminée de l'étincelle divine. Elle lui redonne la force de vivre, elle le consolera à l'heure de la mort et lui donne d'espérer entendre au Jugement dernier : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23,43).

Fortifiez les mains affaiblies, affermissez les genoux qui chancellent. Dites aux cœurs défaillants : « Soyez forts, ne craignez pas ; voici votre Dieu. [...] C'est lui qui vient vous sauver" » (Is 35,3-4).

Nos forces ne diminuent pas, nos mains ne faiblissent pas tant que nous demeurons attachées aux espérances et aux consolations chrétiennes, faisant miséricorde avec le Christ et pour le Christ. Nous n'avons pas à compter combien d'âmes nous avons sauvées, combien de personnes nous avons aidées. Nous devons nous élever des afflictions terrestres au paradis et nous réjouir avec les anges d'une âme sauvée, d'un verre d'eau frais offert au Nom du Seigneur.

Tout doit se faire dans la prière, pour Dieu et non pour la gloire humaine. Le saint Évangile nous donne des ailes. N'est-il pas consolant d'entendre le divin Maître nous dire : « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40) ?

Gardant cela à l'esprit, nous devons rester humbles et nous rappeler ces paroles : « Ainsi de vous, lorsque vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous devons faire » (Lc 17,10).

Frères, priez pour nous.

BIBLIOGRAPHIE ET LIVRES RECOMMANDÉS

Bibliographie de sainte Élisabeth de Russie (quelques livres) :



Anne Khoudokormoff-Kotschoubey et sœur Élisabeth (eds), *Élisabeth de Russie, moniale, martyre et sainte*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2010. Documents et témoignages sur la vie, la pensée et le martyre de la grande-duchesse Élisabeth Feodorovna, traduits du russe et de l'anglais original. **Recommandé : disponible en ligne chez Amazon.fr, [La Procure](http://LaProcure.com) etc... et chez votre librairie religieuse.**

Jean-Paul Besse, *Élisabeth Féodorovna, princesse martyre*, Versailles : Via Romana, 2008. 230 p. Biographie utile qui comprend néanmoins des lacunes.

Albert Camus, *Les Justes (1949)*, Gallimard, 1950, 212 p. Pièce devenue classique, basée sur l'assassinat en 1905 du grand-duc Serge, mari d'Élisabeth, où Élisabeth figure à la scène IV, lorsqu'elle visite l'assassin Kaliayev en prison. En ligne : <http://classiques.uqac.ca/>.

Liubov Miller, *Sainte Élisabeth : princesse allemande, martyre russe*, Temps & périodes, 2009. 309 p. Excellente biographie traduite du russe, quoique parfois d'un style « hagiographique », utilisant les archives russes.

Maurice Paléologue, *Aux portes du jugement dernier, Élisabeth Féodorowna, Grande-duchesse de Russie*, Librairie Plon, 1940. Souvenirs de l'ambassadeur français en Russie pendant la Première Guerre mondiale.

Christopher Warwick, *Ella: princess, saint and martyr*, Chichester R-U et Hoboken, NJ, Wiley, 2006. Biographie objective et bien documenté, qui s'intéresse surtout à Élisabeth en tant que princesse et membre de la famille impériale.
